

L'air du temps

Roman

Hélène Custeau

De Courberon
Collection *Lueurs*



Les données de catalogage avant publication sont disponibles à Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada.

Les Éditions De Courberon
500, rue Principale
Saint-Patrice-de-Beaurivage (Qc), Canada G0S 1B0
info@decourberon.com
Téléphone : 418 609-3458
Télécopie : 1 866 596-3873
www.decourberon.com

Œuvre en couverture :
L'hypnotiseur (détail), Anik Demers

ISBN 978-2-922930-65-8

© Éditions De Courberon, 2013.
Tous droits réservés pour tous pays.

SODEC
Québec 

Les éditions De Courberon remercient la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) du soutien accordé à leur programme de publication.

Du même auteur

Le Cerisier, série dramatique pour la télévision cosignée avec Marthe Simard, Radio-Canada, 1979.

Stationnement interdit, dramatique pour la radio, Radio-Canada, 1981.

L'air du temps, nouvelle, Montréal, la Revue de la nouvelle XYZ, no 66, été 2001.

Comme si de rien n'était, Chicoutimi, les éditions JCL, 2008.

Tant qu'il y aura des rivières, Saint-Patrice-de-Beaurivage, De Courberon, collection « Lueurs », 2011.

HÉLÈNE CUSTEAU

L'air du temps

DE COURBERON
Collection *Œuvres*

À ma famille

L'air du temps

« J'aimais jusqu'à l'endroit où il déposait ses claques quand il venait à la maison », m'avoua-t-elle, et son visage s'illumina. Un court instant, je crus voir, comme un ange passe, la belle jeune fille d'autrefois. Il n'en restait à présent qu'une photo jaunie abandonnée sur une table ancienne, parmi d'autres vestiges sans grande valeur ayant accompagné grand-maman d'un lieu à un autre, jusqu'à cette modeste chambre d'une maison de vieillards.

Tandis qu'elle se taisait, absorbée par son doux souvenir, je me suis mise à la regarder comme si je la voyais pour la première fois. Le dos encore droit malgré ses quatre-vingt-douze ans, elle s'obstinait à demeurer confinée à sa berceuse. Ces dernières années, elle consacrait tous ses jours à prier pour ses enfants et à faire le ménage de ses souvenirs. Elle ne sortait plus, pas même pour aller à la messe le dimanche, tellement elle était devenue fragile au moindre courant d'air.

Ce jour-là, elle portait une robe en fin lainage gris clair d'une élégance toute classique, à la mode des années trente, époque de sa jeunesse où

elle s'inspirait des magazines new-yorkais pour confectionner ses vêtements. Sa coiffure datait de la même période, une longue chevelure grise rassemblée en chignon lui donnant un air aristocratique. Un collier de perles et des boucles d'oreilles assorties ajoutaient une touche de coquetterie à sa tenue. Quelle belle vieille dame, malgré les injures du temps ! Tout de même, je ne pouvais m'empêcher de penser que rien n'était pire que la vieillesse, pas même la mort.

Un long moment encore, nous laissâmes le silence nous envelopper. Je regardais grand-maman rêver, sourire à un passé qu'elle jalousait peut-être. Je ne trouvais pas le courage de la ramener au temps présent. Quand elle reprit enfin le fil de ses souvenirs, je passai le reste de l'après-midi avec elle, au début du 20^e siècle. Elle m'amena quelque part en Nouvelle-Angleterre où elle avait séjourné un temps avec sa famille, onze personnes braves et déterminées, entassées dans une petite maison blanche où régnaient « la foi, l'espérance et la charité ». C'était là que venait la visiter, les bons soirs, le beau John qui faisait fondre son cœur, tout Anglo-protestant qu'il fût.

Ma grand-mère avait le tour de raconter une histoire. Depuis qu'elle était devenue une vieille dame fréquentant davantage le passé que le présent, elle savait mieux que personne nous faire voyager dans le temps en sa compagnie. Mais l'Histoire, celle qui crée l'événement et fait la une des journaux, ne l'intéressait pas. Savait-elle seulement

qu'elle avait fait partie de ces fiers exilés de la misère ayant fui le Québec en quête d'une vie meilleure ? Ils s'en revinrent au pays, au bout de quelques années de dur labeur dans les manufactures américaines, sans avoir trouvé ce qu'ils cherchaient, avec pour seuls trésors, leur langue et leur religion. Leur âme ! De cela, elle ne me parla jamais, trop occupée à revivre les plus précieux moments de sa vie.

En la quittant, je lui promis qu'un jour, j'écrirais son histoire. À son regard ému, je compris qu'elle comptait bien que je tienne parole. Tandis que je m'engouffrais hâtivement dans la noirceur glaciale des dernières heures de ce dimanche de janvier, pressée d'aller me réfugier dans le confort douillet de mon chez-moi, j'emportais dans mon cœur des morceaux de vie de ma grand-mère sans savoir que je ne voyagerais plus jamais avec elle dans le passé. Elle s'éteignit peu de temps après.

Même si je l'ai toujours connue vieille, je me plais encore à l'imaginer jeune fille attendant la visite de son bel Américain qui lui procura les seuls émois amoureux qu'elle ne connut jamais. Parfois, j'essaie de me figurer quelle vie elle aurait menée si elle avait succombé à John. Devenue une Américaine, elle aurait peut-être prié moins et vécu davantage. Aurait-elle eu moins d'enfants et plus de plaisir ? Aurait-elle échappé à tous les mauvais tours que le destin s'acharna à lui jouer par la suite ? Qui sait ! Quoi qu'il en soit, je ne serais certainement pas là à remplir enfin ma

promesse d'autrefois puisque je dois ma propre existence au fait qu'elle manqua un jour son rendez-vous avec l'Amour, par loyauté envers sa race et sa religion.

Mon grand-père entra dans la vie de ma grand-mère plusieurs années après son aventure américaine, grâce à un bon curé résolu à sauver un veuf de la masturbation et à trouver une bonne mère pour ses enfants. Évidemment, il ne présenta pas la chose à grand-maman exactement en ces termes. « C'est un bon garçon avec quatre enfants à élever. Tu lui ferais une bonne épouse si tu le voulais. Le Seigneur te le demande ». Comment une brave et fervente catholique comme grand-maman pouvait-elle dire non au Seigneur tout-puissant ? Elle accepta d'épouser grand-papa comme on entre en religion, pour faire plaisir à Dieu. Toutefois, certains aspects de sa mission d'épouse, que le curé avait passés sous silence, ne laissèrent pas de la surprendre. À la longue, le sacrifice s'avéra plus grand qu'elle le crût en y consentant, car mon grand-père, un homme fougueux s'étant languï trop longtemps pendant ses sept années de veuvage, accomplissait son devoir conjugal avec une ardeur quotidienne. Naturellement, ses efforts passionnés contribuèrent, en un rien de temps, à ajouter six nouveaux membres à sa famille de quatre, issue du premier lit. En bonne chrétienne, ma grand-mère se soumettait à son époux. Ainsi se retrouva-t-elle liée pour la vie à un homme dont elle n'était pas amoureuse

et mère d'enfants qu'elle n'avait pas désirés.

J'ai longtemps cru que grand-maman avait raté sa vie. J'avais tort. Comme épouse de commerçant, elle évita la pauvreté, même lors des sombres années de la Dépression. Grâce au remarquable esprit d'entreprise de son mari, allié à son propre sens de l'économie et du sacrifice, elle ne manqua jamais de rien et tous ses enfants, filles comme garçons, reçurent une solide instruction. Un grand luxe à cette époque ! Si elle ne trouva pas en grand-papa un autre John, elle put partager avec lui, pour le meilleur et pour le pire, une sincère amitié qui dura jusqu'à la mort. Le curé avait bien raison, grand-papa était un bon garçon.

De toute façon, grand-maman ne semblait pas croire au bonheur. Elle se plaisait à répéter qu'il fallait gagner son ciel péniblement. Aussi, multipliait-elle les sacrifices pour récolter le plus d'indulgences possible, en plus d'affronter sans récriminer les épreuves que Dieu lui envoyait « pour éprouver sa foi ». Elle concevait sa vie sur terre comme une sorte de périple vers la Vie éternelle. Il lui tardait d'ailleurs tellement d'arriver à destination que plus elle vieillissait, plus elle « voyageait léger » parce que, ainsi qu'elle se plaisait à le répéter, « là où je m'en vais, je ne peux rien emporter avec moi ! »

Je l'ai donc vue se dépouiller petit à petit de presque tous ses biens. Dans la jeune soixantaine, peu de temps après la mort de mon grand-père,

elle se sépara de sa maison, une belle demeure bourgeoise ayant vu naître et grandir tous ses enfants. Tournant résolument le dos à près de quarante ans de sa vie, elle s'exila soixante-quinze kilomètres plus loin, dans une maison pour malades chroniques où la réclamait sa fille atteinte de sclérose en plaques.

Après son départ, la maison familiale perdit son âme. Je l'ai regardée résister tant bien que mal aux mauvais traitements de ses locataires successifs jusqu'à ce qu'elle tombe sous les coups d'une pelle mécanique. J'assistai au spectacle navrant de sa démolition sans pouvoir la défendre. Mon père, homme peu enclin à la nostalgie, avait décidé d'agrandir le stationnement du magasin général hérité de son père.

À présent, pour me rappeler certains souvenirs de mon enfance chez mes grands-parents, il ne me reste que quelques photos en noir et blanc. Aussi enfouies tout au fond de ma mémoire, des images floues toujours chères à mon cœur : une bonbonnière en verre taillé remplie de rosettes de chocolat à la noix de coco, le mur en blocs de verre du grand salon où flottait le parfum des bouquets d'hydrangées séchés de ma grand-mère, parfois mêlé aux effluves envahissants du tabac de pipe de mon grand-père ; le mystérieux paravent oriental de la chambre principale qui protégeait pudiquement ma grand-mère du regard de son mari quand elle se déshabillait.

Je me souviens encore de l'atmosphère troublante régnant partout dans la maison à cause des secrets de famille tapis derrière certaines portes obstinément closes.

Même si grand-maman est devenue un fantôme silencieux ne surgissant qu'au détour de souvenirs fugaces – souvent réveillés par une odeur me rappelant son parfum favori, *L'air du temps* de Nina Ricci, j'entends parfois sa voix me raconter avec nostalgie une belle histoire tirée de son passé. Je cherche un sens à sa vie et à la mienne. Car ne découvre-t-on pas des réponses essentielles en suivant le fil du temps ? Sinon cela ne vaudrait pas la peine que les grands-mères racontent leur vie à leurs petits-enfants !

Voilà l'hiver. J'ai soudain l'impression que la bise souffle sur ma vie plus fort de jour en jour et que sous peu je commencerai, moi aussi, à craindre les moindres courants d'air. Je vois s'approcher la vieillesse avec effroi. Trouverai-je le temps de réaliser mes rêves et de remplir toutes mes promesses ?

Quoi qu'il en soit, j'ai commencé à voyager dans le temps avec mes petits-enfants. Je leur apprend que l'enfant en nous ne meurt pas. Qu'il résiste à l'air du temps...

Le dernier sommeil

Certains après-midi, pendant que ma sœur Marie était à l'école, j'accompagnais ma mère faire ses courses. L'aventure commençait chez « le Roi des fruits et légumes », monsieur Abdallah. Avant même de franchir le seuil de sa boutique, une odeur entêtante assaillait mes narines, me faisant reculer d'un pas. Alors maman prenait ma main m'obligeant à la suivre à l'intérieur.

Aussitôt entrée, m'attendait une autre épreuve : un gros homme à la moustache noire se penchait vers moi et, d'une voix puissante aux sonorités exotiques, m'annonçait que j'avais encore grandi, comme s'il s'agissait d'une mauvaise nouvelle. Mortifiée, je me réfugiais derrière ma mère. Monsieur Abdallah lâchait alors dans l'air, en exhalant le souffle répulsif de son haleine de nicotine, un rire tonitruant qui explosait en cascades rocailleuses dans son magasin débordant de choux de Bruxelles, de carottes, de pommes de terre et de navets que je n'avais surtout pas envie de retrouver dans mon assiette.

Maman mettait toujours du temps à compléter ses emplettes, inspectant consciencieusement

la marchandise pour en vérifier la qualité et la fraîcheur. Si elle me laissait l'aider à sélectionner les pommes rouges, les grappes de raisin bleu ou les oranges de Floride, je me sentais indispensable !

Au moment de quitter les lieux, emportant avec nous un peu des effluves de la caverne de monsieur Abdallah, nous avions encore droit à toute l'attention du cher homme. Il nous suivait jusque sur le trottoir, l'air sincèrement attristé de nous voir partir. Parfois, il se penchait vers moi pour m'offrir un bonbon à l'anis me donnant du remords de posséder un nez si fin et une aversion insurmontable pour les légumes. Mais il se mettait probablement en frais pour ma mère, toujours tirée à quatre épingles dès qu'elle sortait de la maison. Peut-être croyait-il qu'elle se faisait belle spécialement pour lui.

Sur le chemin du retour, parfois nous nous arrêtions au 5-10-15, le seul grand magasin de la ville. Cette fois, je n'avais pas besoin de me faire prier pour entrer. Lâchant la main maternelle, je m'élançais dans le labyrinthe des allées bordées d'articles de cuisine et d'objets de pacotille en suivant la piste des arômes de frites graisseuses et de caramel au beurre. Maman me retrouvait au casse-croûte, garni de tabourets pivotants. Elle commandait un café et, pour moi, un savoureux *ice-cream soda* à la vanille. La plupart du temps, oubliant ma présence, elle sirotait son café dans un silence méditatif. Je ne m'inquiétais pas de

la tristesse que je lisais sur son visage parce que j'y étais habituée. Après avoir dégusté mon soda jusqu'à la dernière goutte, je faisais des tours de manège en tabouret rouge jusqu'à ce que ma mère en soit étourdie elle aussi. « Ça suffit, Clara ! » m'ordonnait-elle alors d'une voix ferme en fronçant les sourcils. C'était le signal du retour à la maison.

En chemin, il nous arrivait de croiser des connaissances de maman. Les plus bavardes l'entraînaient dans une longue conversation. Maman m'oubliait encore une fois. Fascinée par le monde des adultes, j'en profitais pour les épier, mine de rien. En les écoutant, j'enrichissais mon vocabulaire de mots nouveaux. Des doux que je retournais dans ma bouche comme un bonbon à la menthe. D'effrayants qui me remplissaient d'appréhension. Des mystérieux – on les chuchotait devant moi – qui me tourmentaient parfois longtemps.

Mais ma préférence allait aux potins. Ma mère possédait le don d'encourager les gens aux confidences. Grossesses, maladies, récits de voyage, chicanes de famille, mariages, réceptions, épreuves, tout y passait. Parfois même, j'apprenais une nouvelle qui n'aurait pas dû tomber dans mes oreilles à brûle-pourpoint.

Un jour, nous trouvant dans le magasin de monsieur Abdallah en même temps que ma tante Mariette, j'entendis que grand-papa Carrier se mourait. Or, bien que ne sachant rien à propos

de la mort, je compris tout de suite la gravité de la nouvelle quand je vis le roi des fruits et légumes joindre ses grosses mains noueuses, rouler ses yeux exorbités vers le ciel puis, en un long sanglot inintelligible, réciter une prière dans sa langue étrangère. Je ne pus me retenir de demander à ma mère ce que signifiait *mourir*. Croyant bien agir, monsieur Abdallah s'empressa de répondre à sa place. «La mort, c'est quand on s'endort et qu'on ne se réveille plus ! »

Il ne m'en fallut pas davantage pour me convaincre que le sommeil comportait un risque important. Je devins insomniaque et le mot *mort* prit tant d'importance dans ma vie qu'il surclassa tous les autres, se propageant dans chaque histoire que j'inventais. À force de le tourner et le retourner sans arrêt dans ma tête, j'en perdis l'appétit. On appela mon oncle docteur à la rescousse.

Mon cher oncle Guy m'examina sous toutes mes coutures. Il eut beau sonder mes poumons et mon cœur, vérifier mes réflexes, tâter mon pouls, chercher des bosses dans mon cou, me faire marcher, sauter, respirer à fond, il ne trouva rien. Il ne vit surtout pas que je crevais de peur à cause du mot le plus dangereux que j'avais entendu de toute ma vie. Tellement redoutable que je n'osais même pas le prononcer à haute voix.

Peu de temps après, mon grand-père mourut dans son sommeil, ce qui confirma mes pires appréhensions.

La nouvelle s'abattit sur notre maison un beau

matin sans crier gare, à l'heure du déjeuner, surprenant ma mère en bigoudis, pantoufles et robe de chambre. Personne ne déjeuna ce jour-là, car maman s'enferma dans sa chambre pour pleurer. Elle n'en ressortit que pour nous servir à dîner et pour répondre au téléphone qui ne cessa pas de sonner de l'après-midi. Avec une inlassable patience, elle racontait l'agonie de son père à chacun de ses interlocuteurs, en long et en large, de sorte que, toute la journée, la mort rôda dans la maison.

Après le souper, mes oncles et mes tantes, enfoncés dans leurs habits de deuil, débarquèrent dans notre salon. Dans son désarroi, maman avança notre coucher comme elle se le permettait de temps en temps pour se débarrasser de ses enfants avant l'heure.

Pour ma part, incapable de fermer l'œil, je campai sur la plus haute marche de l'escalier pour les espionner. J'entendis mon oncle Gaétan se dire soulagé que la mort ait mis un terme aux souffrances de mon grand-père, rongé par la maladie. « C'est une grande consolation que la mort soit venue arracher papa à son martyre », renchérit aussitôt ma tante Mariette, la tragédienne de la famille, avant de s'abîmer dans les larmes. Après quoi, ils se lancèrent tous dans une discussion dont je ne compris pas bien la teneur, mais qui ajouta des mots inconnus à mon répertoire : *salon mortuaire, funérailles, cimetière, enterrement*. Finalement, de fatigue, je m'endormis sur ma marche.

Le lendemain, bien vivante, j'ouvris les yeux, réellement soulagée d'avoir survécu à mon sommeil. Fait inhabituel à cette heure matinale, un silence religieux enveloppait la maison d'ordinaire secouée par des bruits de vaisselle et de machine à laver. Ma mère, qui commençait toujours sa journée avant tout le monde, dormait encore. Au déjeuner, papa, dont la sérénité ne semblait pas troublée par la disparition de son beau-père, nous apprit que Roxanne viendrait prendre soin de nous pendant les prochains jours.

J'aimais beaucoup Roxanne, à mes yeux davantage une grande sœur qu'une bonne. J'avais pleuré quand elle nous avait quittés, un mois auparavant, pour attendre la venue de son premier bébé, un autre mystère encore à élucider.

Roxanne posa ma main sur son ventre devenu énorme tout d'un coup, me sembla-t-il. D'une voix apaisante, elle m'expliqua que la mort faisait partie du cycle de la vie.

– Chaque fois qu'une personne s'en va, une autre vient au monde.

Derrière son nombril, je sentis son bébé protester.

– Fallait-il que grand-papa meure pour que naisse ton bébé ?

– Bien sûr que non ! s'exclama-t-elle sur un ton scandalisé, avant de changer précipitamment de sujet.

Je ne pourrais donc pas compter sur Roxanne pour m'expliquer la mort.

L'après-midi, nous nous rendîmes au salon mortuaire. J'y pénétrai avec une certaine méfiance qui se mua en frayeur à la vue de mon grand-père, couché dans un cercueil doublé de satin, au milieu d'un déluge d'œillets jaunes, rouges et blancs répandant dans la pièce sombre et feutrée une odeur putrescente qui me donna des haut-le-cœur. Ma bouche s'assécha. Il me fallut du courage pour aller rejoindre mon frère Marco près du cercueil.

Grand-papa Carrier, vêtu de son plus bel habit, son chapelet aux grains de bois enroulé entre ses doigts cireux, avait l'air de dormir profondément. Alors résonnèrent en moi les paroles de monsieur Abdallah et je me tournai vers Marco pour lui apprendre que grand-papa s'était endormi et qu'il ne se réveillerait plus jamais parce qu'il était mort. Voilà ! J'avais enfin réussi à prononcer le mot fatal. Marco ne cilla même pas. « Je sais, dit-il, maman me l'a dit ».

Le lendemain, le mot *cimetière* me livrait à son tour son secret. Drôle de jardin de crucifix, me dis-je en avançant avec précaution sur le chemin gravillonné.

Avec un mélange de curiosité et d'anxiété, je regardai le cercueil et la gerbe de roses rouges offerte par grand-maman descendre dans un trou glaiseux. Au lieu de protester, tante Mariette s'exclama en hoquetant : « Notre cher papa est en route pour le ciel, maintenant ! », puis d'un geste théâtral, elle jeta une rose dans la fosse comme

on lance une bouteille à la mer. « Qu'il repose en paix », conclut, en signe d'approbation, le rondouillard curé Dufour.

Après l'enterrement, toute la famille se réunit chez grand-maman comme au jour de l'an. La bonne humeur chassa peu à peu la tristesse, même si aucun rigaudon ne sortait du meuble stéréo. Autour du gargantuesque buffet préparé par ma mère et ses sœurs, se racontaient des anecdotes ayant mon grand-père pour héros. Moi qui l'avais toujours craint, je le découvrais sous un jour moins rébarbatif. Le vieil ours cachait donc un cœur tendre alors que je le connaissais grincheux et autoritaire. Peut-être allait-il me manquer.

Aimerais-je mieux mon grand-père mort que vivant ? La question me tracassa pendant plusieurs jours, mais je n'osai la poser à personne.

Le pont de la rivière aux Sables

Entre la maison et l'école, il me fallait traverser un pont couvert vétuste et menaçant qui m'amenait d'une rive à l'autre en couinant de tout son cœur. Il me semblait que ce vieux pont triste et gris ne tiendrait pas encore bien longtemps et qu'un jour, sans prévenir personne, il finirait par se laisser tomber dans la rivière. J'imaginai que cela arriverait au moment même où je le traverserais pour me rendre chez mademoiselle Trottier, ma gentille maîtresse d'école de première année.

Imaginez, quelle histoire ! *Une petite fille de cinq ans connaît une fin tragique en s'en allant à l'école lorsque le vieux pont de bois de la rivière aux Sables s'effondre sous ses pieds. Le corps de la pauvre petite a été emporté par les flots tumultueux et meurtriers de l'impitoyable rivière. On raconte que l'enfant avait insisté auprès de ses parents pour commencer l'école un an plus tôt parce qu'elle voulait à tout prix savoir lire et écrire.*

J'ai commencé à me raconter des histoires avant même de savoir lire et écrire. Sans doute, justement, parce que je ne savais ni lire ni écrire. Pour découvrir le monde, j'en inventais un autre

en attendant que les livres me fournissent les réponses dont j'avais besoin pour comprendre la vie.

Je croyais qu'en décodant les lettres de l'alphabet, on devenait des initiés de l'Univers capables d'écrire de nouvelles règles comme se coucher seulement quand on s'endort vraiment, remplacer les légumes par les bonbons ou mieux encore : ne jamais laisser personne décider pour soi-même !

J'ai donc bravé le monstre de la rivière aux Sables, jour après jour, jusqu'à la fin juin, pour apprivoiser l'alphabet de A à Z. Et puis il se produisit quelque chose d'extraordinaire : je savais lire. Enfin ma vie allait changer ! Remplie d'espoir, j'attendis impatiemment l'illumination !

J'ai bien grandi de deux bons pouces, cet été-là, comme ma mère se plaisait à le dire fièrement à qui voulait l'entendre. Cela ne faisait pas de moi une grande personne pour autant. Et il n'y avait rien de si intéressant dans ce fameux journal qui absorbait tant mon père, au moment de la vaisselle, après le repas du soir. J'avais tant de fois risqué ma vie en traversant le vieux pont de bois de la rivière aux Sables pour rien ! À tout prendre, je préférais de loin mes propres histoires !

Oubliant d'avoir peur, je retournai sur le pont comme s'il lui incombait de me révéler ce que je pourrais bien faire de ma vie, maintenant que je savais lire et écrire. Accoudée au parapet, je méditais avec toute la gravité de mes cinq ans lorsque

soudain je remarquai une inscription taillée au couteau : « Gaby aime Denise ». Mystère ! Je ne connaissais pas de Gaby, mais l'une de mes tantes s'appelait Denise. Et ma chère mademoiselle Trottier, ne s'appelait-elle pas Denise, elle aussi ? Intrigant !

D'emblée, il ne pouvait s'agir de mademoiselle Trottier : elle ne s'intéressait qu'aux enfants. Ne restait que ma tante Denise, un oiseau rare ! Ne rêvait-elle pas d'une carrière de pharmacien ? Du jamais vu ! L'orthographe ne reconnaissait même pas de féminin à cette profession. « Une folle ! » prétendaient certains. Pendant qu'elle se confinait dans sa chambre pour étudier des heures et des heures, elle négligeait son premier devoir : préparer sérieusement son avenir en tâchant de séduire « un bon parti » – c'est-à-dire un jeune homme promu à une brillante carrière – selon grand-maman qui nourrissait de grandes ambitions pour ses filles.

Pauvre tante Denise ! J'aurais dû l'éliminer d'office, d'autant que je n'avais jamais vu graviter aucun amoureux autour d'elle. Mais le personnage m'impressionnait. Je me doutais que mon investigation ne s'avèrerait pas de tout repos à cause du tempérament solitaire de ma tante. J'allais devoir avoir recours aux méthodes de ma grande héroïne, Marie Tellier, avocate, dont je suivais quotidiennement les exploits de fin limier à la radio. Quelle aventure excitante !

Par bonheur, tante Denise habitait la maison

paternelle. J'y allais tous les dimanches visiter mes grands-parents, avec mes parents, Marie et Marco. Cela faciliterait mon enquête. Pendant que grand-papa jouerait du piano avec Marie, au lieu de me gaver, comme d'habitude, des rosettes de chocolat à la noix de coco des jolies bonbonnières en verre taillé de grand-maman, je me dévouerais entièrement à mon investigation.

Dès le premier dimanche, je me heurtai à un premier obstacle : ma « suspecte » rébarbative ne daigna pas prendre part au repas dominical. Qu'à cela ne tienne ! Je montai à l'étage à pas de loup et me rendit dans la demie obscurité du couloir jusqu'à la chambre de ma tante. Me retenant de respirer, je glissai un œil inquisiteur par le trou de la serrure. Le front plissé, le cheveu raide et le regard halluciné, tante Denise arpentait sa chambre en marmonnant une litanie inaudible, à la manière de mon oncle l'Abbé quand il récitait son bréviaire. De toute évidence, un drame se tramait. Je le sentais avec mon nouveau flair de détective insufflé par mon incomparable Marie Tellier. Je décidai de coucher l'histoire dans un cahier. Gaby jouerait-il le rôle de l'amoureux éconduit ? Je l'imaginai timoré n'osant déclarer sa flamme à l'inaccessible Denise. Moi que la timidité étouffait, je me glissais facilement dans sa peau, le pauvre !

Le dimanche suivant, pas de tante Denise à l'horizon. J'en profitai pour procéder à une fouille systématique de son territoire, à la recherche

d'indices révélateurs. Je mourais d'envie depuis longtemps d'explorer ce capharnaüm tant décrié par ma mère qui souffrait d'une allergie chronique au désordre. N'ayant pas hérité de l'intolérance maternelle, la chambre de tante Denise, que j'associai à la caverne d'Ali Baba, me combla d'aise. Je déambulai dans son fouillis d'objets hétéroclites avec un bonheur qu'aucun sentiment de culpabilité ne parvint à compromettre. Ma curiosité inaltérable se délecta surtout d'un livre qui frappa mon imagination en me révélant quelques vérités crues sur l'anatomie des hommes et des femmes. Je compris du coup pourquoi maman qualifiait parfois ma tante Denise de « mouton noir » quand elle parlait d'elle à ma tante Anita !

Lorsque je regagnai le fauteuil à oreilles à côté des rosettes de chocolat, un sursaut de conscience m'assailit. Avais-je le droit d'enquêter sur tante Denise et d'en faire l'héroïne de mon roman ? Mon enquête ne m'entraînait-elle pas, malgré moi, sur la « voie du vice » ? Voie menant directement en enfer, comme le rappelait fréquemment le curé Dufour dans des sermons enflammés qui me donnaient à chaque fois la chair de poule.

Le dimanche suivant, j'arrivai chez ma grand-mère tenaillée par le doute et la peur de succomber à la tentation. Or, la tante Denise que je retrouvai ce dimanche-là ressemblait à l'idée que je me faisais de la pécheresse Marie-Madeleine. Vêtue d'une robe à pois cintrée à la taille, décolletée et sans manches, trois fautes de style

inconvenantes pour « une jeune fille bien », elle arborait aussi un rouge à lèvres rouge vif, terriblement vulgaire selon ma mère, mais que je trouvais fabuleux. Mine de rien, je regardai tante Denise braver la désapprobation de la famille en quittant la maison dans sa tenue scandaleuse. Plus tard, en cachette, je m'essayai à copier le roulement de ses hanches pour, moi aussi, faire danser ma crinoline à chacun de mes pas...

Bousculée par cet événement inattendu, j'en oubliai doutes et craintes. Je n'allais pas renoncer à mon enquête ni à l'écriture de mon roman, d'autant que, je l'appris ce soir-là en épiant la conversation des adultes, Elvis – ma famille lui avait donné ce sobriquet – venait enfin de sortir de l'ombre. Qui plus est, tel que je l'avais anticipé et espéré, l'histoire prenait une tournure dramatique.

Aux dires de tous, et même de ma grand-mère qui pratiquait avec constance et sincérité la charité chrétienne, la flamme de tante Denise était une mauvaise fréquentation. Peu s'en faut ! Son père, Damas Tremblay, homme chétif et souffreteux, multipliait les séjours au sanatorium en laissant sa femme sans ressources. La pauvre, une femme indolente régnant sur un troupeau d'enfants braillards et désobéissants, ne pouvait pas davantage compter sur son fils aîné, joueur de guitare émule d'Elvis Presley : un sans-métier !

Ainsi, le Prince charmant de ma tante Denise provenait d'une famille doublement éprouvée et

réprouvée, car à la fois frappée par la maladie et la pauvreté. La combinaison de ces deux malheurs, je l'appris vite, les isolait du reste des humains. La peur de la contagion faisait fuir tout le monde, les bons chrétiens comme les autres.

Tous les soirs après le souper, Elvis-Gaby, l'effronté, osait venir chercher ma tante Denise pour la conduire « à sa perte ». Maman m'avait renseignée sur leur destination ! À constater la miraculeuse conversion de ma tante, de scientifique à amoureuse éperdue, j'imaginai que « sa perte » voisinait le paradis.

Toujours est-il que je ne vis pas passer l'été tellement les péripéties de mon enquête et l'écriture de mon roman me tinrent occupée. Dans la famille, on ne parlait plus que du couple scandaleux Denise et Elvis de sorte que je n'eus qu'à tendre l'oreille pour nourrir mon histoire en multipliant les obstacles et les rebondissements.

En septembre, le mariage hâtif des deux protagonistes me prit de court, me forçant à resserrer la trame de mon histoire. Un bébé potelé, Michel, arriva prématurément à Noël. N'était-ce pas tout à fait conforme au dénouement des contes de fées ? Cette rencontre inespérée du vraisemblable et du féérique me combla d'aise. Cependant, je fus la seule à m'en réjouir. Dans ma famille, je me souviens qu'on fit une tout autre lecture de l'événement. Il ne fallait plus parler de tante Denise quand nous allions chez mes grands-parents, le dimanche.

L'été suivant, un jour de canicule, je regardai mon beau pont couvert flagellé de cœurs brisés tomber sous les coups d'une monstrueuse pelle mécanique. Mauvais présage !

Peu après, personne, moi y compris, ne s'étonna du retour au bercail de ma tante Denise avec son bébé, sans Elvis.

Péché mortel

– Faut-il beaucoup de péchés mortels pour mériter l'enfer ?

Mère Sainte-Bathilde venait, sans le savoir, de poser la première question d'une série bouleversante qui me tourmenterait sans relâche jusqu'à ma première communion. Certaines nuits, même, j'affronterais des cauchemars terrifiants que j'associerais aux affres de l'enfer. Et je n'arrivais pas au bout de mes peines ! Le petit catéchisme comptait cinq cent huit articles que je devrais éventuellement connaître sur le bout de mes doigts à l'heure de ma communion solennelle, l'ultime couronnement de mes sept années d'études primaires.

Pour lors, dans l'ignorance de mes six ans et demi, je me contentai d'attendre anxieusement la réponse de ma redoutable institutrice.

Un silence de mort régnait sur toute la classe. Chacune de nous se sentait personnellement inquiétée par le Grand châtiment grâce au curé Dufour.

Notre bonne sœur, qui semblait se croire à l'abri des péchés mortels, répéta sa question

lentement, en détachant chaque mot, pour en souligner l'importance capitale. Un frisson d'horreur me parcourut l'échine.

Aurais-je su la réponse qu'aucun son n'aurait pu se frayer un passage à travers ma gorge nouée par un début de panique. Je fermai les yeux. Pendant que j'implorais la protection de mon bon ange gardien, soudain, s'échappa de la poitrine menue de mère Sainte-Bathilde un cri d'outre-tombe qui pétrifia la classe entière.

– Non !

Je sursautai et tassai mes fesses au fond de ma chaise, résignée au pire.

– Non ! répéta-t-elle, cette fois d'une voix à peine audible pour nous obliger à tendre l'oreille.

Après une pause qui augmenta d'un cran encore la tension dramatique, elle poursuivit d'une voix caverneuse :

– Pour mériter l'enfer, il suffit d'un seul péché mortel !

Aujourd'hui, je me souviens de mère Sainte-Bathilde comme l'une des grandes tragédiennes du pensionnat Saint-Dominique. Mais ce jour-là, je n'appréciai pas sa prestation à sa juste valeur. Songeant à tous les mensonges que j'avais contés, je vis les portes de l'enfer s'ouvrir devant moi. L'imagination ne m'a jamais fait défaut ! Je me voyais déjà consumée par les flammes lorsque, prenant soudainement la voix caressante d'une bonne fée, notre chère institutrice passa à la question 52.

– Qu'est-ce que le péché mortel ?

Juste après son point d'interrogation semblable au « la » flûté de la portée musicale, elle vrilla des yeux accusateurs sur moi, pécheresse impénitente. La honte embrasa mes joues.

– Prenez votre petit catéchisme à la page dix, numéro 52.

La main de mère Sainte-Bathilde se posa sur mon épaule telle une corneille.

– Veuillez nous en faire la lecture, s'il vous plaît, Clara.

– *Le péché mortel est le péché qui donne la mort à l'âme en lui ôtant la grâce sanctifiante, en attirant la colère divine sur elle, et en la rendant digne des peines de l'enfer.*

– Très bien Clara, continuez avec le péché véniel, numéro 55.

Se donnait-elle la mission de me faire expier mes fautes dès maintenant ? La tête me tournait. Je ne savais plus à quelles catégories de péchés appartenaient mes trop nombreux écarts de conduite. Mortels ou véniels ?

La sainte corneille dégagea enfin ses griffes pour confier les sept péchés capitaux à sept autres innocentes élèves qui démontraient plus de mal avec la lecture qu'avec leur conscience.

L'orgueil, l'envie, la gourmandise, la colère et la paresse : coupable cinq sur sept ! Orgueilleuse, j'ambitionnais la première place en tout. J'enviais à ma cousine Myriam sa splendide poupée de trente-six pouces de haut. Gourmande invétérée,

je m'empiffrais de chocolat à la noix de coco tous les dimanches quand j'allais visiter mes grands-parents. Marco me faisait sortir de mes gonds au moins dix fois par jour. Paresseuse, contrairement à Marie, je cherchais toujours le plus court et le plus facile chemin pour atteindre mes objectifs.

Au terme de sa leçon de catéchisme, avant de nous quitter, mère Sainte-Bathilde, se croyant investie de la divine mission de nous conduire au ciel avant l'heure, brandit au-dessus de nos têtes son catéchisme usé jusqu'à la corde avant de lire elle-même la règle 220, afin de bien nous mettre en garde.

– « *Celui qui, étant en danger de mort, se sent coupable de péchés mortels, et ne peut avoir un prêtre pour se confesser, doit faire un acte de contrition parfaite avec le ferme propos de se confesser quand il le pourra* », déclama-t-elle sentencieusement juste avant que la cloche sonne la fin de la classe.

Dans ma candeur d'enfant, j'y vis la recette miracle de mon salut. La ruminant dans tous les sens en m'en retournant à la maison, il m'apparut vite clairement devoir redoubler de prudence jusqu'à ce que je connaisse par cœur mon acte de contrition. J'usai donc d'une vigilance extrême pour éviter de m'exposer à une mort prématurée susceptible de me précipiter en enfer directement. Dès mon arrivée, renonçant à ma tartine de caramel Grenache et au péché de gourmandise, je me précipitai dans ma chambre, bien déterminée à apprendre par cœur la prière me

garantissant l'immunité éternelle. Je ne baissai ma garde qu'une fois le texte salvateur gravé mot à mot dans ma tête, virgules et points-virgules inclus.

Puis, conformément à l'article 208, je récitai à genou mon acte de contrition avec ferveur et ferme propos. Je me relevai en état de grâce. Enfin ! Je me voyais déjà avancer solennellement dans l'allée centrale de l'église Saint-Dominique vêtue d'une somptueuse robe blanche de première communiant et coiffée d'un voile de tulle surmonté d'un diadème en perles de satin. Ma récompense pour avoir survécu à tous mes cours de religion avec sainte corneille !

Cette nuit-là, un terrifiant cauchemar me réveilla brutalement, le premier d'une longue série noire. Je me débattais dans la rivière aux Sables, incapable de me rappeler mon acte de contrition. Les nuits suivantes, je revécus, avec quelques variantes, le même scénario catastrophique : je ne me souvenais jamais de mon acte de contrition et je mourais en état de péché mortel. Chaque fois, je m'éveillais en poussant un cri d'épouvante qui précipitait maman hors de son lit.

Les leçons de catéchisme de mère Sainte-Bathilde continuèrent d'alimenter mes terreurs nocturnes. Les purgations, auxquelles ma mère crut bon de me soumettre pour calmer mon agitation, n'y changèrent rien. Je dus me débattre, « comme un diable dans l'eau bénite » contre ces affreux cauchemars. Jusqu'au jour de ma

désastreuse première confession !
Mais ceci est une autre histoire.

Les machines à pluie

Il pleuvait encore. Depuis des jours, du matin au soir, il pleuvait. Des clous, des cordes. Il pleuvait à verse, à seaux. Il pleuvait. Le bruit courait que des avions ensemençaient des cumulus avec des machines à pluie pour remplir les réservoirs de la centrale hydroélectrique de Chutes-des-passes. Le curé Dufour pensait plutôt que le Bon Dieu décourageait les femmes de se promener en tenues scandaleuses sur la plage de Shipshaw.

Les enfants s'ennuyaient. Les mères s'impatientaient. Les pères se réfugiaient à la pêche, à la taverne, derrière leur journal, n'importe où. Ailleurs. À l'abri des intempéries domestiques. Car l'orage couvrait dans les maisons. On étendait des chapelets sur les cordes à linge pour faire revenir le beau temps. Une pétition circulait réclamant l'interdiction des machines à pluie. Moi, je me demandais pourquoi il n'existait pas de machines à soleil.

Ce dimanche après-midi là, une goutte – une chicane de trop – a fait déborder le vase. Au bord de la crise de nerfs, maman nous a crié : « Allez jouer dehors ! » Nous nous sommes retrouvés

sur la galerie en cirés jaune banane, un chapeau de pluie à larges bords attaché sous le menton et des bottes en caoutchouc qui nous montaient jusqu'aux genoux. Mon frère Marco partit à la chasse aux vers de terre avec le petit voisin. Ma sœur se réfugia chez son amie Geneviève, une enfant unique bénéficiant d'une indulgence maternelle inépuisable. Je restai seule, livrée à mon imagination. Quel bonheur ! Je descendis la rue en sautant d'une flaqué d'eau à l'autre, chantonnant « *Singing in the Rain* ». Je devais avoir l'air d'un canard avec une voix de crécelle, mais je me prenais pour Debbie Reynolds.

Arrivée à la fin de la chanson et au bout de la rue du Pont, je me demandai si je devais rebrousser chemin ou m'aventurer sur la rue Saint-Dominique. Les magasins fermés ! Pas âmes qui vivent ! Les verres de mes lunettes suintaient. Avec la pluie oblique qui fouettait mon visage, sous le miroitement des pavés mouillés, je ne distinguais plus clairement les contours des édifices. Tout à coup, je me sentis seule au monde, comme une orpheline. D'ailleurs, ne m'avait-on pas abandonnée ? Je cessai de me prendre pour Debbie Reynolds pour devenir *Oliver Twist* et, transpirant sous mon manteau en vinyle, je m'engageai résolument sur la rue Saint-Dominique, sombre et lugubre, comme sur un territoire inhospitalier. La peur ne m'atteignait plus. Garnement intrépide, j'allais clopin-clopant dans mes bottes trop grandes, sans aucun compte à rendre à personne.

Le temps ne comptait plus.

Jusqu'à ce qu'une voiture s'immobilise sur le bord du trottoir en klaxonnant.

Un voleur d'enfants !

Aussitôt, je redevins une trouillarde. Je voulus prendre mes jambes à mon cou, mais mes bottes refusèrent de courir. Un éclair déchira le ciel au-dessus de la roulotte à patates frites de chez Ti-Ben. Au même moment, des bras me soulevèrent de terre. Ma dernière heure était arrivée et, comme d'habitude, je ne me souvenais plus de mon acte de contrition. Terrifiée, je fermai les yeux.

– Ta mère s'inquiétait, dit mon père après m'avoir déposée sur le siège avant de sa voiture.

Je rouvris les yeux.

– Un cornet de frites, ça te tenterait-tu ?

Sans attendre ma réponse, il stationna sa Buick chez Ti-Ben.

Pendant que nous mangions nos frites, au sec et en sécurité dans l'auto, il me raconta la véritable histoire des machines à pluie, la version scientifique, comme si tout à coup il me trouvait aussi intelligente qu'un garçon.

La pluie cessa. Un faible rayon de lumière creva un nuage. Quel bonheur d'avoir mon père à moi toute seule !

Puis nous sommes revenus à la maison et je suis redevenue moi-même, une petite fille rêvant à une machine à soleil. À nouveau invisible pour mon père.

Le confessionnal

Le jour de ma première confession, un ciel orange annonçait une colère divine. Sans enthousiasme, usant du seul moyen de rébellion à ma portée, la résistance passive, je marchai jusqu'à l'école à pas de tortue. Je me doutais que la tyrannique Mère Sainte-Bathilde, qui avait nourri mes peurs avec un acharnement indéfectible depuis le début de l'année scolaire, nous rappellerait encore que Dieu voyait tout, absolument tout !

Elle n'y manqua pas, nous assénant même un dernier coup : l'article 231 de son funeste catéchisme :

– C'est une faute grave que de cacher volontairement un péché mortel en confession parce que c'est mentir au Saint-Esprit, et la confession, en ce cas, est nulle et sacrilège !

Le cœur papillotant, je la regardais battre la mesure dans les airs avec son index droit, à la manière de ma mère lorsqu'elle me menaçait d'une sévère punition. Il me faudrait donc avouer, quoiqu'il m'en coûte, ma faute la plus grave et la plus embarrassante : mon péché d'impureté. Mes trois heures de réclusion dans ma chambre et mes

sept jours sans dessert ne comptaient pas.

Dès que je franchis le portail de l'église, mon estomac se noua. J'oublierais mon acte de contrition ! Mon péché inavouable resterait coincé au fond de ma gorge ! Le curé Dufour refuserait de me donner l'absolution !

Mon regard s'envola vers le plafond de la nef où des angelots à demi nus chantaient en s'accompagnant de la harpe. Quelle pénitence m'attendait pour avoir regardé le petit voisin faire pipi contre le mur de ma maison ? Abaisant mes paupières, j'implorai la « Grande miséricorde divine ».

D'un coup de claquoir, mère Sainte-Bathilde nous fit prendre le rang. Les jambes flageolantes et le visage contrit, je marchai jusqu'aux bancs à proximité du confessionnal. L'église résonnait de nos toussotements, seules transgressions au silence obligé. Une forte odeur d'encens, de cierge, d'eau bénite et de bois ciré, que j'associai à l'odeur de sainteté, imprégnait l'atmosphère.

Mon amie Roselyne, qui avait regardé aussi le pénis de ti-Yves, s'enferma la première dans le confessionnal. Une terreur panique s'empara alors de moi. J'oubliai toutes mes formules. Misère ! De toute urgence, je repassai dans ma tête le *confiteor*, la liste exhaustive de mes péchés, les véniels et le mortel, la demande de pénitence et de pardon. Et surtout, surtout, mon acte de contrition ! Heureusement que je pouvais encore me fier à ma mémoire ! Ma respiration s'apaisa, mais ma vigilance continua de monter la garde.

L'oreille aux aguets, j'épiaï avec appréhension les chuchotements inaudibles s'échappant de l'isoloir. Je voulais m'assurer que mon péché mortel ne déborderait pas du confessionnal. Le curé Dufour peinait à étouffer sa voix, mais je ne distinguais pas ses paroles. À moins qu'il ne se laisse emporter par une sainte colère ? Le clin d'œil complice que m'envoya mon amie Roselyne au sortir de l'ombre du confessionnal me rassura : je ne risquerais rien, moi non plus, en avouant mon péché mortel. Soupír de soulagement... vite balayé par un doute insidieux : élève récalcitrante peu encline au remords, Roselyne avait peut-être oublié volontairement de confesser son péché mortel !

Je serrai les mâchoires et sentis tous les muscles de mon corps se contracter, surtout mes cuisses parce que je savais que mère Sainte-Bathilde ne m'autoriserait pas à utiliser les toilettes de la Sacristie. Le niveau d'urine en train de gonfler dangereusement ma vessie menaçait à tout moment de me disqualifier. Je priai Dieu pour tenir bon ! Mon tour enfin venu, je dus serrer les fesses pour réussir à me rendre jusqu'au confessionnal. Dès que le curé Dufour ouvrit son vasistas, force me fut d'ajuster le débit de ma confession à la capacité de rétention de mes sphincters. J'en oubliai de me laisser impressionner par le regard pénétrant du bilieux curé Dufour.

– Pas si vite, mon enfant, m'exhorta-t-il, le Seigneur n'a pas le temps d'entendre tout ce que tu lui dis !

Hélas, ma vessie n'en pouvait plus ! Arriverais-je à me rendre sans encombre à l'absolution ? Me tortillant sur le prie-Dieu, je réussis à confesser tous les péchés figurant sur ma longue liste. Malgré quelques syllabes escamotées, je parvins même à réciter mon acte de contrition jusqu'au bout. Enfin, je touchais au but ! Mon âme s'apprêtait à connaître l'état de grâce tant espéré. Du regard, je suppliai le curé Dufour de m'absoudre au plus vite. Il eut l'air de comprendre ma muette requête, car il marmonna sa formule latine d'un seul souffle. Je me crus sauvée ! À tort, car tandis que je recevais sa bénédiction, mes craintes évanouies, tous mes muscles se relâchèrent. Du coup, ma vessie commença à se vider lentement, et le liquide chaud de mon urine se répandit sur le prie-Dieu !

Était-ce sacrilège de faire pipi dans un confessionnal ? Il me semblait entendre mère Sainte-Bathilde en brandir la définition telle une épée de Damoclès suspendue au-dessus de mon béret : « Le sacrilège est un péché très grand, car c'est la profanation d'une chose sainte ! »

De retour à l'école, je me débattais encore en vain avec ma conscience en déroute. J'aurais dû savoir que je pourrais compter sur mère Sainte-Bathilde pour trancher la question.

– Il s'est passé quelque chose, tout à l'heure à l'église, nous annonça-t-elle sur un ton grave, debout en face de toute la classe réunie. J'aimerais que la coupable lève la main pour se désigner

d'elle-même, car « péché avoué, à moitié pardonné ! »

Sentant approcher l'humiliation, je courbai la tête humblement. Les chaussures orthopédiques de Mère Sainte-Bathilde avancèrent vers moi avec une lenteur calculée.

– Je n'ai pas eu à me livrer à une trop longue enquête pour découvrir la coupable !

Quand elle déposa sa main accusatrice sur mon épaule, je crus mourir de honte. Des larmes incriminantes commencèrent à rouler doucement le long de mes joues. Mais je ne me résignai pas encore à passer aux aveux.

– Expliquez-moi, Clara, pourquoi toutes celles qui sont allées se confesser après vous se retrouvent les genoux mouillés ?

Autour de moi, les autres fillettes murmurèrent leur désapprobation en me jetant des regards hostiles. À court d'indulgence, la sainte corneille semblait se délecter de mon humiliation. J'étais nue ! Entièrement livrée à la honte et à l'opprobre devant autant de juges impitoyables, nulle part où me cacher, pétrifiée sur ma chaise, le visage inondé de larmes !

Une senteur d'urine s'échappa de mes culottes à grand' manches, et mon état de grâce s'évapora sans que j'aie eu le temps d'en jouir un seul instant !

Bon anniversaire !

Une brise tiède et parfumée pénétra dans ma chambre par la fenêtre entrouverte, transportant avec elle un chant d'oiseaux qui me surprit pelotonnée frileusement au creux de mon lit, au milieu de ma famille de poupées. Depuis un moment, les yeux ouverts comme un hibou dans la nuit, j'attendais avec appréhension le lever du soleil quand toute la famille se réveillerait. Je savais que ce 9 juin ressemblerait aux autres 9 juin, et je m'en attristais déjà sachant que je n'y pourrais rien.

Tandis que, de la chambre de mes parents, fusaient des ronflements tonitruants, j'inventai un gros ours noir à détester à la place de mon père qui, chaque année, réussissait à oublier la fête de maman. Me retenant de pleurer, je serrai dans mes bras ma poupée préférée à qui je confiais toutes mes peines.

Papa renâcla bruyamment puis cessa de respirer, et je retins mon souffle moi aussi. Je repensai aux paroles de ma cousine Myriam, au dernier souper d'anniversaire de ma tante Anita, et je ne sus plus si je souhaitais que l'Ours se noie dans

son sommeil. Ou peut-être que je ne désirais rien de plus que de faire ravalier sa pernicieuse question à la belle petite Myriam, si mignonne dans sa robe à crinoline et ses souliers noirs en cuir verni. Pendant que ma tante Anita soufflait les trente-six chandelles de son fabuleux gâteau d'anniversaire à la mousse au chocolat, ma cousine m'avait demandé de sa voix suave : « Est-ce que tu penses que c'est parce que ton père aime pas ta mère qu'il ne fête jamais son anniversaire ? »

De nouveau, les ronflements de mon père remplirent le silence. Je m'appliquai à observer les premières lueurs du jour se faufiler dans ma chambre en chassant, un à un, les monstres inventés à la faveur des ténèbres. Puis rien d'autre ne subsista que les paroles venimeuses de Myriam. Elles bourdonnaient dans ma tête si douloureusement que je me tournai vers Marie, qui dormait à poings fermés dans le lit d'à côté, pour la déposer sur ses épaules quand elle se réveillerait. Entendu que, depuis toujours, ma sœur bien-aimée me réclamait son droit d'aînesse pour tout et pour rien, il me sembla, cette fois fort à propos, que ses trois années de plus que moi servent enfin à quelque chose de plus utile que de m'empoisonner la vie.

À six heures pile précisément, Marie, réglée à la seconde comme les aiguilles d'une horloge suisse, tendit machinalement la main vers sa table de nuit, prête à peser sur le bouton de la sonnerie de son réveille matin au premier drelin. À six heures une, je vis effectivement sa main, telle

une tapette à mouches, s'abattre sur le bourgeon métallique du vieux réveil en fer pour lui couper le sifflet tout net. Instantanément, elle ouvrit un œil, puis l'autre, s'étira longuement, puis bâilla indéfiniment avant de me lancer son premier ordre de la journée.

– Clara, lève-toi, paresseuse, me dit-elle sur le ton autoritaire qu'elle me réservait souvent.

J'attendais mon heure avec ma réplique au bord des lèvres :

– Penses-tu que c'est vrai que papa aime pas maman ?

Marie se leva d'un bond, comme éjectée de son lit par les ressorts du sommier.

– Qui est-ce qui t'a dit ça ? s'écria-t-elle, scandalisée.

– Myriam !

Je lui racontai l'épisode de la fête de tante Anita.

– Ça veut rien dire ! finit-elle par répondre après quelques secondes d'hésitation.

– Tu penses ?

– C'est évident ! s'exclama-t-elle, sans se donner la peine de me prouver le contraire.

– Pourquoi c'est si évident ?

Habituellement mes « pourquoi » confrontaient ceux qui avaient tendance à me prendre pour une idiote juste parce que j'avais huit ans.

– Parce que ! répondit-elle en s'empressant d'aller se réfugier à la salle de bain où elle demeura encore plus longtemps que d'habitude.

Abandonnée à moi-même, je me retrouvai mal prise avec un fardeau de la preuve trop lourd pour mes épaules d'enfant : comment m'assurer que papa aimait maman ?

De l'autre côté de la cloison, je l'entendis ronfler de plus belle se croyant apparemment seul au monde alors qu'à ses côtés, maman dormait d'un sommeil toujours inquiet. Souhaitant déjà que cette journée finisse avant d'avoir commencé, j'allai m'asseoir sur le rebord de la fenêtre et, le cœur lourd, je laissai mon esprit voguer au loin jusqu'à ce que s'estompe la ligne d'horizon et que je cesse d'entendre les grognements de l'Ours.

Les années passèrent, mais la ravageuse question de ma cousine Myriam demeura en suspens parmi quelques autres aussi embarrassantes qui se rajoutèrent au fil du temps. Les 9 juin se succédèrent à la même cadence, toujours un peu tristes, même si ma sœur et moi avions fini par apprendre à confectionner de délicieux gâteaux d'anniversaire garnis de vermicelles colorés.

Puis un jour, quand il y eut trop de bougies à souffler, ma mère, qui ne voulait plus vieillir, nous quitta sans déranger personne quelques jours avant son anniversaire.

Baobab

« Une pomme tombe jamais ben loin de l'arbre ! » me lança madame Gaudreault, sur un ton dédaigneux, après avoir bu d'un trait un verre de la limonade que je vendais à mon stand improvisé, une table à tréteaux installée sur le trottoir en face de chez nous. Puis, jetant un regard hargneux sur l'enseigne de fortune annonçant mon offre exceptionnelle, « LIMONADE 1 CENT LE VERRE », elle émit un son guttural, une sorte d'éruclation haineuse, avant de tourner les talons et de partir sans payer. Si je n'avais pas eu neuf ans, je lui aurais arraché de la tête, un par un, les bigoudis roses débordant de son foulard à pois. Mais j'avais neuf ans.

Je rentrai me plaindre à maman sachant à quel point elle aussi détestait cette « mégère sans éducation » qui en voulait à tous les membres de ma famille pour une obscure raison.

– Cela a moins à voir avec un pommier qu'avec un arbre généalogique, m'expliqua mon oncle l'Abbé, en visite à la maison ce jour-là.

Un arbre généalogique. Je n'en avais jamais entendu parler. Je ne parvenais même pas à

articuler le mot. Comme d'habitude, mon oncle l'Abbé piquait ma curiosité. Il se plaisait toujours à solliciter mes questions, car j'écoutais ses réponses avec la plus grande attention, « une attention surprenante pour une petite fille de son âge », faisait-il souvent remarquer à ma mère qui, elle, avait bien d'autres chats à fouetter que de répondre à tous mes « pourquoi ? ».

« Dessine-moi un arbre généalogique », lui demandai-je, car ce grand voyageur, professeur de latin et de grec au petit Séminaire de Québec, était devenu mon « aviateur » depuis qu'il avait guidé mes pas à la découverte du *Petit Prince*. Avec sa belle plume de stylographe à pointe dorée, il se mit à dessiner sur une page de ma tablette à dessins un arbre abondamment ramifié.

– Un baobab ! m'écriai-je.

– Attends, attends, je n'ai pas terminé !

Il commença alors à déposer des noms sur les multiples ramifications du baobab : d'abord ceux de mon arrière-grand-père et de mon arrière-grand-mère paternels – celle qui fumait la pipe – puis ceux de grand-papa et de grand-maman, de mes oncles et tantes, de mes cousins et cousines et finalement, le nom de papa, et les nôtres. Je débordais de fierté de me retrouver perchée sur une branche avec Marie, Marco et Lou, mais je m'en étonnai.

– Est-ce que je ne suis pas censée être tombée en bas de l'arbre ? demandai-je, me remémorant la remarque malveillante de madame Gaudreault.

– Tu ne tomberas pas de celui-ci, rassure-toi, me dit-il, sans abandonner son dessin.

Puis au lieu d'ajouter des feuilles à son arbre dénudé, il inscrivit le mot « commerçant » à côté du nom de mon grand-père, de celui de ses frères, dont mon préféré, mon oncle Jos, terminant par celui de mon père dans un « Voilà ! » de satisfaction du travail accompli. Sa plume hésita un moment avant d'ajouter, sous mon nom, une petite table avec un pot de jus, des verres et une minuscule pancarte semblant annoncer de la limonade.

– Vois-tu ? me demanda-t-il avec un sourire empreint de tendresse quand il me montra son œuvre achevée.

– Je vois que je tiens de mon père et de mon grand-père, m'exclamai-je sur un ton triomphant en jetant un regard condescendant à mon frère, le *& fils* du magasin de papa, que je trouvais jusqu'à présent plus doué pour tuer des rouges-gorges avec sa carabine à plombs que pour vendre de la limonade.

Piqué au vif et jaloux de l'attention que je recevais, Marco s'approcha. N'était-ce pas lui, le fier descendant de son père ? Après avoir examiné attentivement le dessin de mon oncle l'Abbé, sûr de lui, même s'il ne savait pas encore bien lire, il déclara : « Ça se peut pas, une femme avec un magasin ! » Effectivement, je ne voyais aucune commerçante sur les branches du baobab. Tout à coup, je me sentis comme la pomme du pommier de madame Gaudreault : tombée à côté de mon

arbre ! Je m'apprêtais à ouvrir la bouche pour réclamer à mon oncle une explication valable quand maman sortit de sa cuisine pour nous inviter à passer à la table.

Pendant le repas, je demeurai silencieuse. Je songeais à l'héritage transmis à papa par son père : le magasin général JW & fils. Je savais – papa l'avait raconté à Marie – qu'il aurait préféré devenir chimiste, mais qu'il s'était incliné devant un destin tracé à l'avance, depuis longtemps gravé en grosses lettres imparables sur l'enseigne lumineuse de la façade du magasin familial.

Pauvre papa assis sur la mauvaise branche ! Promenant mes pois verts dans mon assiette en espérant ne pas avoir à les manger, je m'inquiétais de mon propre avenir.

Après le dîner, j'attendis que mon oncle l'Abbé finisse de réciter son bréviaire pour aller le retrouver.

– Est-ce que tu peux effacer mon magasin ? Je ne veux pas devenir une commerçante.

– Ah bon, dit-il sur un ton sérieux en reprenant son dessin.

– À la place, je préférerais que tu inscribes « écrivaine » même si je ne vois personne qui écrit des livres dans ton arbre généalogique.

Le visage de mon oncle s'éclaira d'un sourire ému, probablement parce qu'il aimait tellement les livres, ai-je alors pensé. En tout cas, je me souviens avoir vu son regard s'embuer.

De ce jour, mon oncle l'Abbé ne cessa jamais

de croire que je deviendrais écrivaine tant et si bien que j'y ai cru, moi aussi. Je me voyais sur ma branche de baobab avec mes livres.

Love Me Tender

J'habitais une ville ouvrière que je trouvais triste et laide. Trop petite à mon goût surtout. De la fenêtre de ma chambre, j'apercevais la corde à linge de ma mère exhiber les dessous de notre famille avec impudence, le carré de sable toujours désert depuis que Marco était devenu un « cowboy » du « Far West » et la balançoire décorée qui espérait que quelqu'un se décide à la repeindre.

Au printemps, des centaines de pissenlits outrageusement jaunes envahissaient le gazon, et les talus escarpés bordant la rivière aux Sables se parsemaient de framboisiers sauvages, d'orties et de fleurs des champs. La rivière déchirait le paysage en deux en exhalant des senteurs de *cani* qui se mêlaient aux émanations sulfureuses de la papetière de Kénogami. Comme tous les habitants de la ville travaillant dans les deux usines environnantes, du matin au soir, et pour certains, du soir au matin, elle se rendait utile en transportant sans la moindre grâce, sur plusieurs kilomètres, des milliers de billots de bois. Toute cette *pitoune*, entraînée par le courant,

descendait, cahin-caha, jusqu'au moulin des Anglais, dans un cortège navrant et nauséabond. À mes yeux, la beauté du monde se cachait donc de l'autre côté de la ligne d'horizon, bien au-delà du parc des Laurentides. Loin de chez nous !

Laideron aux lunettes épaisses, vilain petit canard rebelle et solitaire, je rêvais de devenir belle comme Cendrillon. La chenille ne se transformait-elle pas en papillon ? J'aspirais à une meilleure vie que celle de ma mère. Aussi me sauver de mon enfance le plus vite possible, car entre les dix commandements de Dieu, les sept commandements de l'Église et les règlements de maman, je me sentais toujours à l'étroit, en manque de liberté ! Alors faute de pouvoir refaire le monde à la mesure de mes espérances, je déployais les ailes de mon imagination pour m'envoler vers un eldorado sans péchés ni punitions.

Refaire le monde ! Je m'y exerçais tant et tant !

Quand papa nous amenait faire notre tour d'auto du dimanche, tandis que nous roulions à travers la ville, je jouais à Dieu embellissant tout ce qui s'offrait à mon regard. Je repeignais les maisons. J'ajoutais des volets et des boîtes à fleurs aux fenêtres. Je plantais des pommiers, des érables, des lilas et des hydrangées dans les jardins.

Je m'intéressais aussi aux gens. Le nez collé à la vitre arrière de la voiture de papa, j'observais les passants en essayant d'imaginer leur vie. Comme j'aurais aimé lire dans leurs pensées !

Ce vieil homme à la démarche hésitante était-il heureux ? Ce couple marchant main dans la main cachait-il quelque secret inavouable ? Cette femme au front soucieux vivait-elle un drame déchirant ? Tous ces gens craignaient-ils la mort ? L'enfer ? Les jours où papa, d'excellente humeur, poursuivait notre expédition jusqu'à Chicoutimi en multipliant les détours à travers Kénogami et Arvida, je faisais semblant de faire le tour du monde.

Sauf pendant le carême – quarante interminables jours de privations et de sacrifices – notre aventure s'achevait chez mon oncle Jos, propriétaire de la tabagie la mieux garnie en jujubes, boules noires, gelées, réglisse, cœurs en cannelle et gommés bazooka, de toute la ville. Me gaver de sucreries ! Le bonheur ! Et quelle reconfortante façon de remplir l'abîme qui ne cessait de se creuser en moi ! Ce trou, cette faille grandissante, ce précoce mal de vivre commençait déjà à sourdre douloureusement du creux de mon ventre. Je ménagerais mon sac de bonbons mêlés jusqu'au prochain tour d'auto pour multiplier mes moments de bonheur. Au besoin, j'irais chez mon oncle Jos en cachette. Je chiperais 25 sous dans le sac à main de maman. Je prendrais l'autobus. Mon imagination confèrerait à mon escapade des proportions gigantesques. Ce serait une fugue ! Non, une expédition ! Mieux, une aventure !

Mais la plupart du temps, je voyageais assise sur le rebord de la fenêtre de ma chambre. C'est

là que j'ai découvert ma liberté intérieure, la seule que je pouvais m'offrir. Inspirée par ma maîtresse d'école de septième année, une religieuse sarcastique ayant coutume de gratifier les élèves qui donnaient de mauvaises réponses à ses questions, d'une citation de Descartes : « Je pense, donc je suis », je m'inventai une maxime. Un soir de punition en réclusion dans ma chambre, je la déclamai solennellement, la main sur le cœur, en face du grand miroir de ma chambre :

Personne ne peut m'atteindre. Personne ne peut m'empêcher d'être qui je suis, de penser ce que je pense. Ni ma mère, pas même mon père, ne peut me voler ma liberté : Je pense, donc je suis libre !

Je ne compris que plus tard le juste prix de la liberté.

Le Vendredi saint de mes 12 ans !

Ce jour-là, je m'en allais à l'office, les poings serrés, le béret enfoncé jusqu'aux yeux. Tout en marchant avec la conviction d'une condamnée aux travaux forcés, je marmonnais ma nouvelle devise pour me préparer à affronter l'interminable cérémonie du Vendredi saint, une épreuve à laquelle je me soumettais chaque année de plus en plus de mauvais gré. Ma mère, toujours vigilante, me confiait à la surveillance de Marie, qui ne manquait jamais de s'acquitter de cette tâche avec un zèle exaspérant. Malgré mes efforts pour déjouer mon encombrant ange gardien, jamais je ne réussissais à échapper à son regard.

Cette année-là pourtant, le beau Daniel, que

le destin fit apparaître devant le bénitier juste au moment où l'angélique Marie y trempait le bout des doigts, modifia le cours de nos vies. Un coup de foudre transforma ma sœur en une adolescente incomprise. Quant à moi, les trois heures de liberté qui suivraient allaient me coûter plus cher que toutes mes punitions réunies...

Aux premières vibrations des grandes orgues et sans le moindre remords, je me glissai furtivement vers la sortie. Une fois dehors, je dévalai les marches du parvis de l'église en lâchant un alléluia qui explosa dans la rue, déserte comme un dimanche matin à l'heure de la grand-messe. Puis j'empruntai la rue principale qui s'étirait avec morosité à bonne distance de l'église Saint-Dominique jusqu'au cinéma Centre en bas de la côte. Mon exultation céda devant les portes closes. Je dus me contenter de contempler les affiches. Mon regard s'arrêta sur celle du *Mépris* montrant Brigitte Bardot avec son opulente chevelure blonde ruisselant sur ses épaules dénudées et ses seins généreux exposés impudemment au regard de tous. Une pécheresse indécente, charnelle, magnifique, maintes fois condamnée par le curé Dufour du haut de sa chaire.

J'aurais dû retourner à l'église. L'univers planifiant sans doute une autre leçon pour moi, je choisis de continuer à bâillonner la voix de ma conscience. Dans une heure, au moment de la communion, il serait toujours temps de me faufiler discrètement dans la procession des fidèles

pour donner à Marie l'occasion de remarquer ma présence à la balustrade. Me réjouissant à l'avance de déjouer pour une rare fois l'horripilante vigilance de ma sœur, d'un pas décidé, je bifurquai vers le terminus d'autobus, attirée par le kiosque à journaux, la bibliothèque des potins artistiques.

Le temps de feuilleter *Échos Vedettes*, la caissière s'approcha en me pointant du doigt une pancarte destinée aux incorrigibles flâneurs : « Défense de lire ».

Contrariée, je tournai les talons et montai dans l'autobus 25, qui me ramènerait à l'église en multipliant les arrêts. Arriver à destination ne pressait pas. Le chauffeur referma la porte et fit vrombir le puissant moteur de son véhicule. J'aperçus un homme chauve et ventru courant en agitant la main pour solliciter son attention. Le chauffeur rouvrit sa porte à vantaux en poussant un soupir d'impatience, puis s'empressa de démarrer comme s'il était en retard sur son horaire. L'homme au front dégoulinant de sueur tomba assis sur le banc en face du mien. Il ouvrit la fenêtre et suivit du regard une Mustang sport décapotable rouge vif dont la radio répandait à tout vent la voix d'Elvis Presley chantant *Love Me Tender*. La passagère de la voiture ressemblait à Brigitte Bardot avec son visage auréolé de longs cheveux blonds.

Tandis que la Mustang rouge s'éloignait, je me mis à observer l'homme chauve du coin de l'œil, songeant au mauvais tour que le destin lui avait

joué, à lui aussi, en lui octroyant un physique ingrat. Quel métier pratiquait-il ? Instituteur ? Commis comptable ? Avait-il des enfants ? J'avais le goût de lui mettre des cheveux sur le crâne et de faire disparaître son gros ventre quand il se mit à siffloter en boucle *Love me Tender* en tapant des doigts sur le porte-documents posé sur ses genoux. Dès lors, je me décourageai d'inventer une belle histoire à son sujet et je l'abandonnai à son sort.

L'autobus s'arrêta pour prendre des passagers. J'aperçus la Mustang rouge stationnée de l'autre côté de la rue, devant le restaurant « Le Jardin du bonheur ». C'est à ce moment que je reconnus le sosie de Brigitte Bardot : Pauline, mon ancienne gardienne, en uniforme de serveuse, à présent méconnaissable avec ses cheveux blonds et le rouge carmin qui lui dessinait des lèvres pulpeuses. Le conducteur de la flamboyante Mustang la prit dans ses bras. Ils échangèrent un baiser lascif qui laisserait sûrement des traces de rouge à lèvres sur le visage de l'homme.

Cet homme, c'était papa

Ébranlée, je n'arrivais pas à détacher mes yeux de Pauline et de mon père s'étreignant avec passion. Je continuais à les voir une fois la Mustang disparue. Tandis que l'autobus poursuivait son chemin, le petit homme chauve chantonnait *Love Me Tender* avec force mimiques à la Elvis Presley, ce qui lui donnait un air pathétique probablement semblable au mien.

Me refusant à pleurer en public, je refoulai mes larmes. Je me sentais clouée sur une croix, moi aussi. Par mon propre père. D'une voix écorchée que je ne me connaissais pas, je me mis à fredonner à voix basse *Love Me Tender* en pensant à toutes ces fois où, assise sur la plus haute marche de l'escalier, j'écoutais ma mère pleurer dans le noir pendant qu'elle attendait son mari.

Je suis descendue de l'autobus, en face de l'église, juste à temps pour la communion. En avançant en file, je me demandais comment me débarrasser de mon abominable secret. De toute ma vie, je n'avais jamais connu si grand tourment. Ainsi donc, il me faudrait payer le prix de ma liberté par cet inextricable dilemme à résoudre : complice de mon père ou bourreau de ma mère ?

De retour à la maison, je trouvai maman en train de laver son plancher de cuisine. Pour elle, faire reluire son royaume contribuait à embellir le monde. « Pile pas sur mon plancher surtout, fais le tour par en avant ! », me cria-t-elle pour m'empêcher de profaner son territoire sacré.

Je considérai le temps mal choisi pour lui parler de Pauline. J'attendis une meilleure occasion, mais elle ne se présenta jamais. Plusieurs années plus tard, maman mourut sans que j'aie pu trouver le bon moment pour lui révéler mon lourd secret.

Quand j'entends *Love Me Tender*, je revois encore papa embrasser Pauline, ce Vendredi saint, quand il offrit à maman sa première voiture, une

Mustang décapotable rouge qui la combla de bonheur.

La ruelle de l'ange

Ma sœur et moi partagions la même chambre. L'étroite ruelle entre nos deux lits formait un abîme où nous jetions pêle-mêle nos discussions, nos querelles, nos jalousies. Le soir venu, maman s'y agenouillait pour nous faire réciter une prière, toujours la même :

« Mon bon ange gardien, merci pour cette journée, merci pour le bien que tu m'as permis de faire. Pardon pour mes fautes d'aujourd'hui. Demain, avec ton aide, je désire mieux faire. »

Après un dernier « Bonne nuit, faites de beaux rêves ! », elle éteignait la lumière de notre chambre, confiant à notre ange gardien le soin de veiller sur notre sommeil. Marie s'endormait paisiblement tandis que je me terrais au fond de mon lit, incapable de fermer les yeux. Je m'inquiétais. J'avais peur, une frayeur diffuse qui m'encerclait de toutes parts, comme la noirceur opaque de la nuit. Je savais que je ne pouvais pas appeler maman pour me secourir. Après huit heures, elle se faisait un devoir de nous laisser pleurer pour ne pas nous gâter. N'ayant pas encore lu le Dr Spock, elle ignorait qu'on pouvait dorloter ses

enfants, les embrasser et les bercer.

C'est donc la fatigue – et mon ange gardien flottant dans la ruelle à côté de mon lit comme une nappe de brouillard – qui finissait par avoir raison de mon angoisse, si bien que je peinais à ouvrir les yeux quand le cadran sonnait. Marie, debout depuis l'aube, psalmodiait des leçons qu'elle savait déjà par cœur en se balançant d'avant à l'arrière, faisant couiner les pattes en bois de pin de sa chaise droite. J'attendais qu'elle referme ses livres pour me lever. Alors commençait une nouvelle journée, souvent ponctuée de punitions et de récompenses. Nous devions nous comporter en petites filles modèles, comme Camille et Madeleine de la Comtesse de Ségur. Tout le monde y veillait : notre mère, notre maîtresse d'école, et l'œil de Dieu qui ne dormait jamais.

Et notre cher ange gardien !

Sur le trajet de l'école, un mille à pied tous les jours, beau temps mauvais temps, nos anges gardiens nous accompagnaient déployant au-dessus de nos têtes juvéniles de blanches ailes protectrices. Dans les moments d'égarement, lorsque la méchante petite fille désobéissante en nous se réveillait, surgissait en renfort une voix sans timbre que rien ne pouvait étouffer : la voix de notre conscience. Parfois, cela ne me suffisait pas, c'est pourquoi maman comptait sur Marie, toujours exemplaire, pour me rappeler à l'ordre.

La maîtresse d'école prenait la relève de

maman de huit heures à quatre heures, avec une pause pour le dîner. Elle aussi avait recours aux anges, à sa façon. Elle en collait de toutes les couleurs dans les marges de nos cahiers pour récompenser nos devoirs bien faits. Un ange sur pied constituait la gratification ultime pour un sans faute. Marie et moi les collectionnions pour la plus grande fierté de notre mère qui se réjouissait de nous savoir premières de classe. Pour dire toute la vérité, Marie se classait première alors que moi, je traînais en deuxième, troisième, parfois même en sixième place, car je préférais les livres d'histoires aux livres d'école.

Du matin au soir, et du dimanche au samedi, notre vie s'ordonnait, comme les armoires impeccables de la maison, car maman croyait qu'il existait une place pour chaque chose et un règlement pour toutes circonstances. Désobéir – mon péché de prédilection – méritait toujours une punition. Il en allait de notre paix d'esprit, voire de notre bonheur, que de recevoir un juste châtiment pour chacun de nos manquements. Les sanctions nous délivraient de notre sentiment de culpabilité. Surtout, ils nous donnaient la chance d'expier notre faute avant que Dieu ne s'en mêle. Tout le monde craignait la colère divine, ce glaive cruel suspendu au-dessus de nos pauvres têtes sans défense devant l'adversité frappant avec une générosité inépuisable et incompréhensible.

Un jour, on m'octroya une chambre à moi seule. J'avais quitté l'enfance. Ma sœur aussi. Au

fil du temps, une distance de plus en plus grande remplaça la ruelle qui nous séparait. Mais j'aime croire que nos anges n'ont jamais cessé de veiller sur nous. Qu'ils nous empêchent encore aujourd'hui de nous égarer sur le chemin parfois si difficile de nos vies.

La boîte de Pandore

Un jour, il fit irruption dans notre salon. Le téléviseur. Nous étions la première famille du quartier à en posséder un, ce qui, un temps, nous conféra une certaine notoriété auprès de nos voisins tous venus admirer l'objet.

Je restais assise pendant des heures devant cette drôle de boîte carrée damant le pion à tous les chapeaux de magicien m'ayant éblouie jusqu'alors. Les images qui en surgissaient me subjuguèrent. À commencer par le chef indien aurolé de sa crinière de plumes régnaient sur la mire de réglage de Radio-Canada. J'attendais avec lui le début de la programmation. À demi hypnotisée, je fixais l'œil sinistre et obsédant formé par le grand cercle occupant toute la hauteur de l'écran.

Moi qui manifestais depuis toujours une curiosité sans bornes pour les fenêtres voilées des maisons de nos voisins, c'est tout dire du pouvoir d'attraction que cette fenêtre de Pandore exerça sur moi.

Déjà à cette époque, certains prétendaient que regarder par cette fenêtre ouverte sur le monde – invention maléfique selon plusieurs – contribuait

à nous détourner de notre propre vie. Pourtant...

Les émissions jeunesse illuminèrent mon enfance grise. Merci, Fanfreluche, de m'avoir permis d'entrer dans des livres d'histoire avec toi ; merci, Pépinot et Capucine, Bobino et Bobinette, tante Lucille, Colombine, Monsieur Surprise, Paillason, Mandibule, Piccolo, le Pirate Maboule, Grujot et Délicat, Sol et Gobelet. Merci à vous tous de m'avoir fait rêver quand j'en avais tant besoin !

Merci, père Ambroise, beau missionnaire aventurier, de m'avoir donné l'occasion de voyager « de par le vaste monde » ! Découvrir d'autres peuples à travers leurs coutumes sans la barrière des préjugés. Ainsi, nous n'étions pas le nombril du monde ? Merci de nous avoir parlé intelligemment à nous, petits Québécois trop souvent éduqués dans l'obscurantisme, si fertile terreau de l'ignorance crasse.

Merci, Emma Peel, agent secret des services britanniques, mon héroïne invincible ! Il m'en fallait au moins une pour clouer le bec de Marco, élevé à croire que les garçons valaient plus que les filles.

Merci Aline Desjardins, animatrice de « Femmes d'aujourd'hui », et aux autres chroniqueurs de cette audacieuse émission, de m'avoir encouragée à me tailler une place dans le monde des hommes.

Merci, Denise Létourneau et Dominique André, les deux belles folles célibataires de *Moi et*

l'autre, d'avoir brisé le stéréotype des Québécoises soumises.

Finalement, maléfique ou pas, le téléviseur n'est jamais sorti de chez nous. Cette boîte magique poursuivit son invasion dans tous les salons québécois. Voilà comment les jeunes de mon époque devinrent les premiers enfants de la télévision.

Les fenêtres sur le monde continuent toujours de me fasciner.

Mélodie

La maison de mon enfance se terrait au fond d'un cul-de-sac. Un régiment d'épinettes noires montait la garde tout autour pour signifier aux bungalows qui lui disputaient le même bout de rue qu'il n'existait pas d'autres pactes possibles que le partage du trottoir en béton. De son côté, ma mère gardait le fort avec autorité pour s'assurer que ses enfants respectent les frontières du territoire restreint qu'elle leur assignait, comptant sur les voisins pour contenir, eux aussi, leur marmaille. Sous prétexte de préserver une paix fragile sans cesse menacée par toutes sortes de jalousies, il fallait pratiquer la règle du chacun chez soi. Dans cet univers ordonné et inamovible comme les bibelots alignés sur le manteau du foyer de notre salon, je semblais pourtant la seule à déplorer qu'il ne se passât jamais rien sur notre rue-dortoir désertée même par les visiteurs du dimanche.

Naturellement, dans notre quartier, les riches s'entendaient avec les pauvres pour ne pas se parler, et tout le monde couvait ses secrets de famille derrière les tentures opaques pendues aux fe-

nêtres de leur maison. En bons apôtres de la charité chrétienne, ils s'épiaient avec une discrétion exemplaire. Parfois, monsieur Cormier, le comptable myope, s'étirait le cou par-dessus sa clôture en cèdre pour reluquer avec envie la nouvelle Cadillac de papa. L'été, la belle madame Demers se pavanait dans ses robes à fleurs en face de la résidence cossue du docteur. Le dimanche, madame Gaudreault enlevait ses bigoudis pour aller à la messe. De temps en temps, l'hiver, après une défaite au hockey bottines, les garçons se déclaraient une guerre qui se terminait toujours par des saignements de nez et des écorchures mineures. Pendant la canicule de juillet, des cris de détresse s'échappaient parfois d'une fenêtre ouverte, mais tout le monde ignorait qu'un mari modèle battait sa femme. Chaque fois que sa chère épouse partait visiter sa sœur à Québec, le pharmacien recevait une de ses belles et nombreuses cousines, ce qui rendait maman de mauvaise humeur. Et une fois par semaine en faisant son marché à l'épicerie du coin, madame Bérubé, la bonne catholique, chuchotait ses ragots pour que personne ne les entende. Malheureusement, ma mère se mêlait de ses affaires et ne m'en révélait aucun, mise à part la grossesse non désirée de la jeune serveuse du dépanneur dont elle me raconta *ad nauseam* la triste histoire afin que j'en tire une leçon.

Vraiment, il ne se passait pas grand-chose autour de moi, rien en tout cas, qui me fasse sortir le nez de mes livres. Jusqu'à ce que Mélodie

Belley déménage à côté de chez nous.

Dès leur arrivée, les Belley jurèrent avec le paysage. Notre insipide banlieue préférait les familles stéréotypées, clairement identifiables à une classe sociale reconnue. L'opulence de leur maison et leur flamboyante voiture coupée sport décapotable ne s'harmonisaient pas avec la frugalité de leurs manières. Le père arborait de gros biceps tatoués et la mère ne se montrait pas plus douée pour l'éducation des enfants que pour les tâches domestiques. Sans parler du fils ! Cette armoire à glace sacrait comme un païen et se permettait de *frencher* sa blonde sur la galerie d'en avant. Et Mélodie, la cadette, passait pour une effrontée. En somme, j'étais la seule à qui cette famille atypique faisait bonne impression.

Rapidement, je me liai d'amitié avec Mélodie, une énigme encore irrésolue à ce jour. Avec ses longs cheveux aux reflets ambrés et ses yeux verts en amande, elle rivalisait en beauté avec les héroïnes de mes livres d'histoires. D'une beauté inexplicable à voir le visage buriné par des cicatrices d'acné de son père et l'appendice nasal proéminent de sa mère.

La première fois que Mélodie m'invita chez elle, le désordre de la maison me déconcerta. Moi qui vivais dans un univers aseptisé grâce aux soins compulsifs de ma mère obsédée par la propreté, je n'avais jamais rien vu d'équivalent de toute ma vie : la vaisselle sale de plusieurs repas encombrait l'évier ; des restes de nourriture croupissaient

sur la table ; de vieux journaux et des magazines américains s'empilaient dans la salle de bain contre le mur des toilettes; des vêtements pendaient sur le dossier des fauteuils du salon. Au milieu de ce capharnaüm, un chat noir obèse se pavanait d'un air débonnaire en seigneur des lieux.

Au fur et à mesure que je découvrais l'étrange demeure de Mélodie, mes yeux s'écarquillaient de stupeur. J'arrivai au comble de mon étonnement en entrant dans sa chambre : une chambre de princesse, rose tendre, moelleuse, évanescence, comme je les aimais ! Le lit à baldaquin débordant de poupées fabuleuses paraissait accroché aux nuages cotonneux dessinés sur le plafond. Sur une table de chevet, un miroir en argent délicatement ciselé rappelant celui de la belle-mère de Blanche-Neige scintillait dans la lumière du matin se faufilant à travers les fenêtres voilées. Une scène du *Magicien d'Oz* peinte à la main garnissait les portes de l'armoire en pin où Mélodie rangeait ses robes de princesse. Un enchantement ! À partir de ce moment, je considérai mon amie comme un être d'exception. D'ailleurs, j'en reçus la confirmation peu de temps après, en classe.

J'écoutais distraitement pendant que Mélodie, qui ne semblait pas craindre notre institutrice à la férocité pourtant légendaire au pensionnat Saint-Dominique, se livrait imprudemment à son occupation favorite : suivre le vol d'un oiseau par la fenêtre. Soudain, la voix de *contralto* de mère Sainte-Claudine se gonfla et déboula

jusqu'au pupitre du fond.

– Qu'est-ce que je viens de dire ?

La question pétrifia tout le monde, excepté Mélodie. Nous espérions toutes passer notre tour, les réserves d'indulgence de mère Sainte-Claudine se trouvant au plus bas. C'est alors que je vis ses méchants petits yeux chassieux rouler comme des billes en direction de trois ou quatre élèves. Tous, sauf ma chère Mélodie trop absorbée dans sa contemplation de la nature pour anticiper le coup, renfoncèrent immédiatement la tête dans leurs épaules.

– Mademoiselle Belley !

À ce redoutable cri, qui fit vibrer les vitres, l'oiseau s'envola. Cette fois, Mélodie sursauta.

– Encore à bâiller aux corneilles, mademoiselle Belley ? ajouta-t-elle sur un ton sarcastique en s'approchant de mon amie, tel un oiseau de proie.

– C'était un merle, eut l'audace de préciser Mélodie de sa voix la plus douce.

Sa réponse ne plut pas du tout à mère Sainte-Claudine, qui la reconduisit aussitôt en face du grand tableau noir.

– Prenez une craie et écrivez, « mademoiselle j'ai réponse à tout » !

Et elle entreprit de dicter à Mélodie une longue phrase truffée des pires embûches orthographiques et grammaticales tirées de son imagination machiavélique. Chaque nouveau mot me semblait une condamnation pour ma pauvre

amie que je ne lâchais pas des yeux pour mieux la supporter dans cette épreuve, à défaut de pouvoir lui souffler les bonnes réponses. Mortifiée, je la regardai tracer minutieusement, avec une lenteur désespérante, chaque lettre de chaque mot. Je la voyais tomber dans tous les pièges tendus par notre maligne institutrice, qui ne se laissait pas amadouer par la découverte du talent en calligraphie digne de mention de Mélodie. D'ailleurs, je croyais entendre monter l'exaspération de mère Sainte-Claudine au seul crescendo de sa voix, au fur et à mesure de la dictée.

Le supplice se prolongea, de virgule en virgule, jusqu'au point final. Alors mère Sainte-Claudine ouvrit un tiroir de son bureau pour en sortir le trophée maléfique confectionné de ses mains pour humilier les incorrigibles cancre. Au fil du temps, ce bricolage, objet de suprême aversion, était devenu une grande source d'anxiété pour tous les élèves. Montées sur un cerceau, les grosses oreilles roses et grises apparentées davantage à un lapin qu'à un âne dotaient sans équivoque les malheureuses qui les coiffaient d'un air idiot.

– Je vous donne une chance de corriger vos fautes, déclara Cruella en brandissant les oreilles d'âne.

Un sourire corrosif au bord des lèvres, elle attendit la fin de la révision de Mélodie avant de se lever, d'un bond enthousiaste, pour la coiffer de ses odieuses oreilles d'âne. Mais, à l'étonnement de tous, sur la magnifique chevelure de Mélodie,

elles prirent si fière allure qu'elles confondirent le vicaire venu faire sa visite de la semaine sainte :

– Ah, le mignon petit lapin de Pâques que voilà !

À la fin de l'année scolaire, mon amie déménagea à Roberval et ne me donna plus jamais signe de vie.

Les Tremblay s'installèrent dans l'ancienne maison des Belley. Ils y vivent encore aujourd'hui.

Aucun membre de ma famille ne se souvient de Mélodie.

Exista-t-elle même jamais ?

Le bonheur est en chocolat

Dernier dodo avant Pâques ! Ma longue traversée du désert prenait fin. L'interminable carême de quarante jours sans desserts, sans sucreries, ponctué de messes quotidiennes, avait mis ma patience à rude épreuve sans pour autant développer mon esprit de sacrifice. Peu douée pour les privations et les dévotions, j'avais réussi à survivre à la mortifère cérémonie du Vendredi saint, malgré un manifeste manque de ferveur religieuse et un talent consommé pour la rouspétance.

Fin prête pour Pâques – ma résurrection ! – je porterais ma robe du dimanche en popeline bleu pâle héritée de Marie, des souliers vernis flambant neufs, un coquet chapeau de paille orné d'un joli ruban de satin, qui cacherait mes cheveux trop courts, et le chic manteau avec un collet brodé, reçu de ma cousine Myriam. Et le lapin de Pâques passerait, traçant son sentier d'œufs multicolores du pied de mon lit jusqu'au salon où il déposerait – probablement derrière la bergère en velours moiré – ma récompense bien méritée pour mes semaines ascétiques de religion intensive : un œuf à la crème au beurre *Laura Secord* présenté dans

une éclatante boîte jaune poussin. Je fermai les yeux afin que le sommeil me conduise au lendemain le plus vite possible.

Tôt le dimanche matin lorsque je les rouvris, Marco, penché au-dessus de mon visage, s'apprêtait à me réveiller. Des *jelly beans* remplissaient ses joues, l'incorrigible gourmand n'ayant pas attendu le retour de la messe de Pâques pour s'empiffrer. À n'en pas douter, il aurait droit à une punition exemplaire. On l'entendrait pleurer à chaudes et bruyantes larmes du fond de sa chambre pendant qu'il expierait le septième péché capital, le plus injuste de tous : la gourmandise. Cela mettrait notre mère dans de mauvaises dispositions, surtout si papa avait commis l'erreur de rentrer trop tard la veille. Les sautes d'humeur de maman, plus impénétrables que les voies du Seigneur et presque aussi redoutables, gâcheraient irrémédiablement la fête.

– Papa est parti avec maman chercher le nouveau bébé à l'hôpital, m'annonça Marco après avoir dégluti.

Un bref moment, je nous crus seuls dans la maison et complètement laissés à nous-mêmes. J'hésitais entre la peur et l'ivresse de la liberté quand Marie fit irruption dans la chambre. Forte de son droit d'aînesse, elle m'ordonna de me lever *subito presto* et de descendre déjeuner sans me traîner les pieds dans mes pantoufles, car grand-maman, venue nous garder pendant l'absence de nos parents, nous attendait en bas. Sans l'amour que

je vouais à ma grand-mère et à ses merveilleuses crêpes au sirop d'érable, j'aurais fait fi des ordres de Marie en lui répondant par une grimace, l'une de mes spécialités en pareilles circonstances.

En pénétrant dans la cuisine, j'essayai une première déception : pas de crêpes. Des céréales ramollies flottaient dans mon bol me rappelant que le Christ n'était pas encore ressuscité. J'aurais dû me douter que grand-maman, une catholique irréductible aspirante à la sainteté, n'allait pas abréger mon carême avant que la volée de cloches pascales ne l'y autorise. Au moins, le lapin de Pâques ne nous avait pas fait faux bond ! Il n'aurait pas fallu que le nouveau bébé, qui avait eu l'heur d'arriver au mauvais moment, me prive de mon œuf.

Grand-maman me causa une deuxième déception en nous amenant à la Grand Messe plutôt qu'à la messe basse de neuf heures, déjà trop longue à mon goût. Pour mon malheur, l'homélie s'éternisa. Quand le curé Dufour parlait de péchés mortels, il ne tarissait pas. La luxure le rendait particulièrement prolix. Se surpassant, il remonta jusqu'à Adam et Ève, une histoire que je redoutais à cause du serpent ; il s'en trouvait toujours dans mes cauchemars qui me chatouillaient les orteils. Soupirant et me tortillant sur le banc de bois dur à la patine usée par des milliers de fesses catholiques, je cherchais l'échappatoire idéale. Apercevant des hommes sortant fumer sur le parvis de l'église, je décidai de recourir à la

seule excuse à ma portée : « J'ai envie de pipi ! » chuchotai-je à grand-maman en m'étirant jusqu'à son oreille. Elle me crut. Je ne regagnai ma place qu'à l'offertoire. Ayant compris mon manège, Marie me jeta un regard désapprobateur. Frappée d'un désir soudain de suivre les traces de grand-maman sur la voie de la mortification, elle avait troqué sa tenue de Pâques pour son vieux manteau et dissimulé sa longue chevelure de jais sous un foulard. Ma sœur possédait le don irritant d'exacerber mon sentiment de culpabilité ! Pas suffisamment cependant, cette fois, pour m'enlever le goût de me pavaner dans mes vêtements de Pâques. « Oh vanité ! », soufflait dans mon cou mon ange gardien tandis que le curé Dufour agitait son encensoir dans toutes les directions en répandant de la fumée d'encens au-dessus de nos têtes.

Après l'eucharistie, le curé Dufour accéléra son débit sans doute pour éviter la désertion des fidèles avant la fin de la cérémonie. Je ne manquai pas de m'en réjouir ! Bientôt, je croquerais dans mon œuf irrésistible. Je me voyais déjà la bouche remplie de crème au beurre. Juste à l'idée, mes glandes salivaires sécrétaient une quantité inhabituelle de salive. Mes mains devinrent moites. Mes genoux flageolèrent. Et mon estomac se mit à gargouiller, puis à crier de concert avec les cloches de Pâques.

De retour à la maison, enfin face à face avec l'objet de ma convoitise, je me recueillis quelques

instants. Voilà que je tenais le Bonheur entre mes mains ! Il ne fallait surtout pas le gaspiller ! Voulant prolonger mon plaisir le plus longtemps possible, je pris tout mon temps pour ouvrir la fameuse boîte, la reniflant, la tournant, la retournant, la dévorant des yeux. Puis je m'élançai : d'abord la pellicule de cellophane enveloppant la boîte, ensuite le papier ciré recouvrant l'œuf. Je le couchai délicatement sur son lit de paille, hésitant à en prélever une première bouchée. Que faire ? Je m'en remis à Marie qui savait tout sur tout. Avec un couteau tranchant, elle découpait une fine parcelle de son œuf. Difficile de faire mieux pour économiser mon chocolat de Pâques ! L'imitant, je me contentai d'une mince tranche de chocolat. Si minuscule qu'elle fondit sur ma langue dès que je l'y posai ! Après ce maigre festin contre ma nature compulsive, je me dépêchai de ranger mon précieux trésor dans le fond du réfrigérateur.

Le soir venu, lorsque toute la maison s'endormit, bercée par les ronflements de mon père que la naissance de son second fils avait épuisé, je me relevai en douce. Il me semblait que je n'arriverais pas à fermer les yeux sans m'assurer, sans l'ombre d'un doute, que mon chocolat se trouvait toujours à l'abri là où je l'avais mis. Le bonheur est si fragile ! Menacé de toutes parts ! En particulier par Marco, le goinfre, que j'avais vu rôder autour du réfrigérateur dans son déguisement de Zorro, peu de temps avant d'aller au lit.

Je retrouvai les boîtes jumelles, indemnes, côte à côte sur leur étagère, derrière les restes du jambon à l'ananas. Celle de Marie portait ses initiales. J'allais retourner me coucher quand une inquiétude s'empara de moi. Mon œuf se trouvait-il encore dans sa boîte ? Je dus l'ouvrir pour vérifier. Je l'extirpai même de son papier ciré pour m'assurer que Zorro n'y avait laissé aucune empreinte. C'est alors que l'arôme enivrant du chocolat noir et de la crème au beurre monta à l'assaut de mon nez déclenchant une réaction en chaîne irréversible : des centaines de cellules réagirent au bombardement de la molécule de cacao en transmettant des impulsions informatives à mon nerf olfactif lequel envoya aussitôt un signal électrique à mon cerveau que mes neurones récepteurs captèrent, entraînant la chute de mon niveau de glycogène, le dérèglement de mon hypothalamus. Et l'abdication de ma volonté... Alors, mes trois mille papilles gustatives se saisirent des commandes pour faire exploser mes sens.

Dans ce grand tumulte, ma résistance à la tentation en déroute, je croquai dans mon chocolat à pleines dents, insatiable, comme je voudrai plus tard mordre dans la vie avec une gourmandise à jamais inassouvie.

Pisseuse

« J'me marie, j'me marie pas, j'fais une sœur, une garde-malade ! » Des abeilles jaillirent du buisson de chèvrefeuilles en fleurs et vinrent voltiger autour de nous pour nous disputer les cœurs jaunes des marguerites que nous étions en train d'effeuiller religieusement, brin par brin, pour interroger notre avenir. Marie laissa tomber sa fleur sur le gazon et courut se réfugier à l'intérieur du chalet en poussant des cris stridents. Myriam la suivit en agitant ses bras dans les airs, comme un ventilateur. Je résistai, décidée à ne pas me laisser détourner de ma destinée par un escadron de butineuses.

Après les avoir chassées à grands coups de chapeau de paille, je continuai à défeuiller ma marguerite jusqu'au dernier pétale : « J'me marie, j'me marie pas, j'fais une sœur ! » Il me fallut en déshabiller au moins dix avant d'en arriver à la réponse que j'espérais : j'me marie ! Aussitôt, je m'empressai d'aller annoncer la bonne nouvelle à Marie et à Myriam.

– T'as triché, je gage !

Marie se doutait que j'avais influencé le

destin en ma faveur, comme j'en avais l'habitude. Forcément ! Ma précoce aversion pour les cornettes et les prières n'était un secret pour personne dans la famille ; depuis ma rougeole, j'avais développé une phobie des maladies me disqualifiant pour succéder à Florence Nightingale ; Marco me prédisait une carrière de vieille fille, mais cela ne m'enchantait pas de devenir une laissée-pour-compte. Bref, épouser un Prince charmant qui m'aimerait passionnément jusqu'à la fin de mes jours me semblait la seule option. Je rêvais au Prince charmant comme j'avais cru au Père Noël, même si je n'en avais jamais vu de mes yeux vu.

– Combien d'enfants tu vas avoir ? demanda Myriam en pointant son menton en galoche vers le bouton doré pendu à l'extrémité du pédoncule de ma marguerite.

– Clara ne veut pas d'enfants, dit Marie qui aimait répondre à ma place.

– Toi, mêle-toi donc de tes affaires !

– Tutt, tutt, tutt, les filles ! C'est le Bon Dieu qui décide ça, intervint mon oncle Gaétan, ce qui fit rire l'assemblée des adultes présents, toujours d'humeur joyeuse à l'heure de l'apéro.

Nous nous retirâmes sur la galerie, à l'abri des sarcasmes et de la pluie d'été qui commençait à tomber doucement en dessinant des ronds sur le lac. Sous le regard attentif de Myriam et de Marie, qui avaient soudainement l'air de prendre mon avenir plus au sérieux que moi, j'extirpai les capitules de ma marguerite de leur réceptacle

les faisant sauter maladroitement d'une main à l'autre. Un essaim de minuscules grains jaunes s'éparpillèrent sur le revers de ma main. Je tapai dans ma paume et presque toutes les fleurs capitulées atterrirent sur le plancher vermoulu de la galerie, sauf deux :

– Une fille et un garçon ! s'exclama Myriam avec émotion.

Elle avait fréquenté compulsivement les contes de fées et ne s'en était pas encore remise. Je ne pouvais lui expliquer que les contes de fées finissaient là où la vie commençait ayant, moi-même, du mal à me remettre de la Comtesse de Ségur.

– De toute façon, avec le caractère que tu as, tu vas faire une vieille fille, dit Marie en soufflant sur les deux pauvres capitules que le sort avait préservés.

– Pis toi, tu vas faire une... une sœur !

Me souvenant tout à coup que Marie avait attrapé la vocation religieuse lorsque ma tante Bernadette, missionnaire en Haïti, l'avait photographiée habillée dans le beau costume blanc des religieuses de l'Immaculée Conception, je me repris, choisissant des termes plus menaçants.

– Tu vas faire une maudite *pisseuse* ! lui criai-je dans les oreilles.

Comme piquée par le dard acéré d'une abeille agressive, Marie – à titre de sœur aînée, elle se donnait la mission de contribuer à mon éducation – tourna les talons et se précipita dans le chalet pour rapporter mes paroles à maman qui ne

plaisantait pas avec la langue française. Marmonner « maudit » entre mes dents m'avait déjà valu une demi-heure de réflexion dans ma chambre, assise sur le rebord de ma fenêtre. Combien me mériterais-je pour avoir osé qualifier ce vilain mot de ce « pisseuse » obscène ?

Je me posais encore la question après trente minutes de réclusion à attendre la levée de ma punition dans le climat tropical de la chambre mansardée du chalet de ma tante Anita. À travers les craques du plancher en lattes de bois, je pouvais épier les membres de ma famille, attablés autour d'une tourtière dont l'arôme irrésistible me donnait des gargouillis dans l'estomac. Les sans-cœur ! Ils se payaient la traite ! Je rageais de les voir s'empiffrer. Quelle injustice qu'on me laisse ainsi crever de faim dans l'indifférence générale, pour deux mots inoffensifs ! Maudite pisseuse ! Maudite pisseuse ! Maudite pisseuse ! J'avais beau les répéter en les marmonnant entre mes dents, je ne décolérais pas. Au dessert, une fumante tarte aux bleuets, posée au centre de la table, vint à bout du peu de courage qui me restait devant l'adversité. Je me laissai tomber sur le couvre-lit en *patchwork* de Myriam me répandant en sanglots profonds et silencieux ponctués de hoquets qui secouaient mes épaules et mon dos. Mais je résistai à la tentation d'implorer la clémence de ma mère. Et elle m'oublia !

Le sommeil me surprit avant que j'aie épuisé mon réservoir de larmes. Le lendemain matin,

je me réveillai, comme par miracle, à la maison, couchée tout habillée dans mon lit, avec le mot *pisseuse* au bord des lèvres. Le vilain s'était incrusté dans mon cerveau. Il me talonna toute la journée. Chaque fois que Marie tournait son œil perspicace vers moi, je serrais les lèvres pour ne pas le laisser échapper de ma bouche par inadvertance. Mais plus je me taisais, plus ma délatrice me poursuivait du regard, attendant son heure pour pratiquer son apostolat. Ma sœur possédait un tel sens du devoir ! En somme, une *maudite pissouse*, me susurrant une petite voix malicieuse terrée au fond de moi de plus en plus difficile à faire taire.

Heureusement, mon oncle Gaétan nous gratifia d'une visite-surprise à l'heure du souper. Comme il n'était pas du genre à s'émouvoir de grossièretés, je desserrai les dents. Contremaître à l'usine de pâtes et papier, il en entendait de toutes sortes – des scatologiques et des cochonnes ! – qu'il se plaisait à répéter entre deux gorgées de bière pour faire rougir ma mère. Je l'accueillis donc chaleureusement et lui versai moi-même sa bière dans l'un des bocks en porcelaine anglaise *Crown Ducal* que maman avait reçus en cadeau de noces.

Cher oncle Gaétan ! Avec son humour grivois et sa verve truculente, il ne me déçut pas ce jour-là. Assise en tailleur sur le tapis vert *pisseux* du salon – j'ai découvert plus tard un usage littéraire à ce mot en lisant *La jument verte* de Marcel

Aymé – je l’écoutais raconter ses histoires rabelaisiennes en me délectant de chaque polissonnerie. Quand maman partit arroser son poulet rôti dans la cuisine, il se tourna vers moi.

– Pis toi, comment ça va, ma belle Clara ? Profites-tu bien de tes vacances pour te reposer des *pisseuses* ? me demanda-t-il en m’adressant un clin d’œil complice.

Il n’en fallut pas davantage pour que le mot *pisseuse* s’imprègne à jamais dans mes neurones, d’une connotation affective. Depuis, il ressurgit de temps en temps, inopinément, convoqué par le hasard, ou par les bocks à bière dont j’ai hérité à la mort de maman. En suivant sa trace indélébile, je voyage dans le passé. Parfois, j’entends chantonner une petite fille impertinente : « J’marie, j’marie pas, j’fais une sœur, une garde-malade ! » Parfois, je me rappelle mon pittoresque oncle Gaétan qu’un AVC réduisit au silence, les dernières années de sa vie.

La sirène du Bon Pasteur

Cet automne-là, une sirène apparut sur le toit du pensionnat Saint-Dominique et la peur se propagea dans toute la ville avec l'épidémie de grippe saisonnière. Une photo de l'abri nucléaire construit par le père de Marthe, ma meilleure amie, fit la une du quotidien local. M'en inspirant, je dessinai un plan pour transformer notre chambre froide en refuge antimissile. Tout ce que j'aimais se retrouvait sur les étagères : du chocolat, des boîtes de biscuits faits maison et des gâteaux aux fruits. Malheureusement, je ne réussis pas à rallier papa à mon projet quand je lui présentai mon plan.

– Une attaque de mouches noires est plus probable, même si la saison est terminée !

Persuadée qu'aucun missile ne réussirait à nous débusquer dans notre région éloignée encerclée par une épaisse forêt de sapins et d'épinettes, ma mère ne m'accorda pas non plus le soutien attendu.

– Ne t'inquiète pas ! Les Américains ne savent même pas qu'on existe.

Je ne pouvais lui donner tort sur ce point.

J'avais entendu mon oncle l'Abbé le dire. Pour une rare fois et un bref instant, je me félicitai d'habiter au bout du monde, même si cela n'apaisa pas mes appréhensions.

Et pour cause, cette foutue sirène me narguait tous les jours de la semaine du haut du toit de mon école ! Elle pouvait pousser son hurlement strident à tout moment, alors que je n'avais pas encore déniché un endroit sécuritaire où me réfugier avec ma famille insouciant, que j'aimais soudain plus que d'habitude.

Marthe m'offrit une place dans son abri, mais les crocs de Satan, le berger allemand de son père, m'effrayaient presque autant qu'une guerre nucléaire. Il m'apparaissait de plus en plus probable que je n'échapperais pas à la mort si jamais le vilain Khrouchtchev pesait sur son fameux *piton* rouge pour bombarder ses missiles dans notre ciel. Contrairement à ce que croyait naïvement mère Sainte-Claudine, qui nous faisait prier pour la paix dans le monde chaque matin avant la récitation de nos leçons, la religion ne nous apporterait absolument aucun secours.

Je croyais fermement que John Steed et Emma Peel, les brillants agents secrets de *Chapeau melon et bottes de cuir* couraient plus de chance de sauver la terre que Dieu tout-puissant, toujours prêt à nous faire expier quelque péché pour rescaper nos âmes en péril. D'ailleurs, malgré sa grande bonté, n'avait-il pas sacrifié des milliers de catholiques à la dernière guerre ? soulignai-je poliment à

mère Sainte-Claudine qui n'apprécia pas du tout mon érudition. Elle conseilla à mes parents de confisquer la télévision. Adeptes des *Couche-tard*, un programme qu'elle ne manquait pour rien au monde, maman ignora son conseil. Je pus donc continuer, en toute impunité, à suivre les exploits de ma fabuleuse Emma Peel, à laquelle je m'identifiais quand je me projetais dans le futur.

Mais il aurait sans doute mieux valu que notre boîte de Pandore sorte de la maison. C'est ce que je réalisai quelques jours plus tard quand Kennedy annonça à tous ceux qui possédaient un téléviseur dans leur salon que les Soviétiques avaient construit plusieurs bases de missiles à Cuba. Bouleversée, maman lâcha son tricot et s'écria :

– Mon Dieu, Louis-Paul, c'est la guerre !

Papa monta le volume de la télévision pour mieux entendre les paroles du président des États-Unis :

« Je fais appel à M. Khrouchtchev afin qu'il mette fin à cette menace clandestine, irresponsable et provocatrice à la paix du monde et au maintien de relations stables entre nos deux nations. Je lui demande d'abandonner cette politique de domination mondiale et de participer à un effort historique en vue de mettre fin à une périlleuse course aux armements et de transformer l'histoire de l'homme.

Le prix de la liberté est toujours élevé, mais l'Amérique a toujours payé ce prix. Et il est un

seul chemin que nous ne suivrons jamais : celui de la capitulation et de la soumission.

Notre but n'est pas la victoire de la force, mais la défense du droit. Il n'est pas la paix aux dépens de la liberté, mais la paix et la liberté dans cet hémisphère et, nous l'espérons, dans le monde entier. Avec l'aide de Dieu, nous atteindrons ce but. »

Papa s'alluma une cigarette et aspira profondément une bouffée de nicotine avant d'expirer un gros nuage de fumée qui s'envola vers le plafond. Maman, qui avait aussi confiance en Kennedy – un si bel homme ! – qu'en Dieu, ne commença à s'alarmer que lorsque, daignant enfin nous faire part de ses conclusions, papa nous confirma avec son flegme imperturbable, l'imminence d'une nouvelle guerre mondiale. Une guerre nucléaire ! Aussitôt, la couperose sur les joues de maman s'enflamma. Pétrifiée, Marie ouvrit la bouche puis la referma sans avoir pu prononcer une seule parole. Heureusement, Marco le bienheureux dormait sur le tapis *shag* et Lou, dans son lit à barreaux. Au bord de la panique, je demandai à papa s'il était trop tard pour construire un abri nucléaire dans la chambre froide.

– Allez vous coucher, il y a de l'école demain ! ordonna maman d'une voix impérative en guise de réponse.

J'enviai mon amie Marthe d'avoir un père aussi prévoyant.

Le lendemain matin, de retour à l'école, je

toisai la sirène avec hostilité avant d'entrer en classe. Sans aucun abri disponible, à quoi bon déclencher une alerte ? Je fis part de ma réflexion à mère Sainte-Claudine qui fronça les sourcils et me semonça en agitant son index au-dessus de mon béret :

– Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu !

En octobre 1962, sous l'œil terrorisant de la sirène du Bon Pasteur, les églises se remplirent de fidèles animés d'une ferveur inhabituelle. Leur zèle religieux ne s'essouffla que deux semaines plus tard, le 28 octobre, lorsque Khrouchtchev accepta – avec ou sans la grâce de Dieu – de démanteler les bases, puis de retirer les missiles de Cuba en échange de la non-invasion de l'île et du retrait des missiles Jupiter américains installés en Turquie.

L'été suivant, suite à ce funeste octobre, on établit une ligne de communication directe et sécurisée reliant la Maison-Blanche au Kremlin pour désamorcer des situations conflictuelles entre l'Est et l'Ouest : le téléphone rouge.

Quant à la redoutable sirène, elle demeura longtemps perchée sur le toit du pensionnat des sœurs du Bon Pasteur sans doute au cas où personne ne consentirait à répondre au téléphone rouge.

Chez Lili

Au pensionnat Saint-Dominique, lundi était le jour du boudin noir. Jamais personne n'a réussi à me convaincre d'avalier ces boyaux gorgés de sang et de graisse de porc en forme d'étrons. Heureusement que je pouvais compter sur mon amie Roselyne pour vider mon assiette parce que mère Sainte-Thérèse, gendarme du réfectoire, n'endurait pas le gaspillage. D'ailleurs, elle n'avait pas prévu d'autres poubelles que nos estomacs pour disposer des restes.

Ce midi-là, privé en plus de dessert à cause du carême, mon estomac se révolta. Il n'a jamais été doué pour crever de faim. Après le dîner, profitant de la myopie de la surveillante de la cour de récréation, je filai en douce jusqu'au casse-croûte Chez Lili.

La serveuse de Chez Lili s'appelait Nancy comme me l'apprit l'épinglette sur son corsage. Je sortis dix sous de ma poche et lui commandai ma barre de chocolat préférée.

– Quoi ? s'exclama-t-elle d'une voix grasse et vulgaire, fronçant ses sourcils taillés en accent circonflexe.

L'autorité naturelle de Nancy, davantage que son âge, imposait le respect. J'en sentis d'ailleurs tout le poids quand elle s'approcha de moi en vrillant ses yeux charbonneux jusqu'au fond des miens.

– Une *Cherry Blossom*, répondis-je avec une fausse assurance, m'étirant les commissures des lèvres pour qu'elle ne m'oblige pas à répéter ma commande à cause de mon accent anglais approximatif.

– D'où qu' tu sors, toé ? Tu l'sais pas que l'carrême finit jus' dimanche ?

Tout à coup, elle se prenait pour un zouave pontifical ! En plus, elle mâchait de la gomme la bouche ouverte et son parfum entêtant me bou-chait les narines !

– Je voulais dire une frite.

Par prudence, je rentrai ma tête dans mes épaules avec humilité ne voulant surtout pas qu'elle identifie la mère qui m'avait mise au monde, fille indigne en cavale. Ma chère maman aimait rappeler à ses enfants qu'il se trouverait toujours quelqu'un d'assez charitable pour lui rapporter les mauvaises actions que ses enfants commettraient dans son dos. Je me demandai si Nancy faisait partie de ces âmes charitables.

Dieu, que je détestais vivre dans un petit milieu où tout le monde se mêlait des affaires des autres. En plus de l'œil sévère de Dieu à qui rien n'échappait et de l'infailible petit doigt maternel, il me fallait me méfier des gardiens de bonne

conduite et de moralité, toujours en alerte, prêts à réprimander et à dénoncer les égarés du droit chemin. Sans parler des commères tapies derrière leurs rideaux et leur bonne conscience ! Toujours là où on ne les souhaitait pas ! Tous ces *seineux* et autres belettes connaissaient peut-être mes parents. À peu près impossible, hélas, de passer inaperçue ! Pas le choix de me fondre au décor, de marcher dans le rang. Pareille à tout le monde. Conforme.

Je m'efforçai de maintenir les yeux baissés derrière mes fonds de bouteille en attendant ma commande. Après avoir déposé des frites grasses en dessous de mon nez, l'écornifleuse demeura plantée devant moi, l'air d'avoir déjà vu ma tête sur un avis de recherche. Ou de connaître ma famille.

– Du ketchup avec ça ?

Elle semblait fort aise de me voir tétanisée devant mon assiette, jouissant sans doute du seul pouvoir qu'elle possédait : intimider les écolières sans défense prises en flagrant délit de fugue. Un jour de semaine sainte en plus !

– S'il vous plaît, répondis-je poliment.

J'espérais l'arrivée d'un client pour détourner au plus vite son attention. Dans un excès de zèle, Nancy m'apporta aussi du sel et du vinaigre. Ne trouvant rien de plus important à s'occuper, elle croisa les bras en dessous de sa plantureuse poitrine et s'occupa à me jauger, un sourire narquois au bord des lèvres. Assise sur le bout des fesses, je

grignotais mes frites molles en me promettant de ne plus jamais remettre les pieds dans cette *binerie* lorsque la porte s'ouvrit.

– Salut beauté ! dit le nouveau venu, en dépit du visage plutôt ingrat de Nancy.

L'homme, un grand six pieds taillé à la hache, prit place au comptoir. Le rouge aux joues, Nancy se précipita pour aller le servir.

– Je vais te prendre un bon coke ben frette, chérie, ajouta-t-il, les yeux ravageurs.

Je vis fondre Nancy.

– J'te sers-tu une frite avec ça ? susurra-t-elle.

– Tout ce que tu veux, mon cœur, pis plus encore !

– Tu sais pas de quoi chus capable !

– Non, mais j'espère ben que tu vas me le montrer, hein !

Malgré mes 12 ans, je comprenais déjà que les mots les plus puissants se présentaient le plus souvent déguisés en silences ou en paroles anodines. Soudain, m'en aller ne pressait plus. Voilà que je me retrouvais dans un chapitre de *Bonheur d'occasion*, le roman que mon cousin Pierrot avait oublié chez nous et que j'avais dévoré en secret.

Le Jean Lévesque de Nancy se leva pour se rendre au juke-box. Il hésita un long moment avant de sélectionner une langoureuse chanson de Dick Rivers.

– Viens danser, Nancy !

À ce moment, Nancy se souvint de moi. Malheureusement.

– C'est pas l'heure de t'en r'tourner à l'école, toé ?

Sans attendre ma réponse, elle m'enleva mon assiette, me poussa vers la porte et me laissa partir sans payer.

Maintenant persuadée qu'elle ne me dénoncerait pas – je ne la classais plus dans la catégorie des gardiennes de moralité, je regagnai le pensionnat. Coup de chance, personne n'avait remarqué mon escapade.

J'ai croisé Nancy quelques fois sur la rue Saint-Dominique par la suite. Toujours au bras d'un homme différent. « Une fille facile », devaient dire dans son dos les grenouilles de bénitier. Mais à l'évidence, calomnies, médisances et qu'en-dira-t-on ne l'atteignaient pas. Elle marchait la tête haute en se balançant les hanches. Une femme libre, à mes yeux, qui m'apprit à cesser de rentrer ma tête dans mes épaules face à la désapprobation d'autrui.

Le secret

Ce jour-là commença comme les autres, par la sonnerie anodine de mon réveille-matin. Pourtant, tout de suite en ouvrant les yeux, je pressentis que ce matin frileux me réservait une mauvaise surprise. Mon imagination galopante me jouait-elle encore un tour ? Je me recroquevillai sous mes couvertures au lieu de me dépêcher de sortir de mon lit au plus vite avant le réveil de Marie. Aussitôt debout, ma chère sœur ne manquerait pas de veiller sur moi jusqu'à mon départ pour l'école.

Marie se retourna dans son lit, grommela dans ma direction quelque chose d'inintelligible, puis se remit à ronfler. Je me résignai à déposer mon gros orteil sur le prélat glacé de notre chambre, accordant au reste de mon corps engourdi quelques minutes de sursis. Bientôt, à force de tergiverser avec mes angoisses, je ne trouvai plus le courage de me lever. C'est alors que la voix de maman retentit dans le silence de la maison.

– Clara, lève-toi, tu vas être en retard à l'école !

Son ton n'invitait pas à la négociation. J'ai toujours pu compter sur ma mère dans les moments difficiles.

Après avoir expédié ma toilette matinale, j'avalai en trois bouchées une double tartine de beurre d'arachides, puis je m'engouffrai dans le froid de novembre, me livrant corps et âme à toutes les fatalités. Je me voyais poursuivie par les crocs aiguisés du chien malicieux de madame Gaudreault, ou pire, enlevée par un prédateur d'enfants sans défense : un maniaque en gabardine ! J'imaginai son sourire torve et vicieux, surtout ses petits yeux de grenouille. D'ailleurs, je les sentais déjà dans mon dos. Je me mis à courir à toutes jambes en m'accrochant à mon sac d'école. Il faut dire aussi que ma mère m'avait maintes fois avertie du sort malheureux réservé aux filles qui ne courent pas assez vite. Perpétuant une tradition orale des femmes de sa famille, elle m'avait en effet abondamment exposée, depuis ma plus tendre enfance, aux histoires de Grands Méchants Loups. Me prenant pour Chaperon rouge, je courus à perdre haleine jusqu'à la gare, où j'arrivai de justesse.

L'autobus allait partir sans moi. Le chauffeur sembla me consentir une grande faveur en ouvrant sa porte à auvents aussi menaçante qu'un couperet. « Pour qui te prends-tu, toi, pour me faire prendre du retard sur mon horaire ! » me signifia le froncement de ses sourcils noirs aussi touffus qu'une grosse moustache. Trente paires d'yeux m'accompagnèrent jusqu'à la banquette arrière, semblant investis de la seule mission de jauger le bouton d'acné pustuleux germé sur le

bout de mon nez durant la nuit.

Ma tartine de beurre d'arachides commença, comme une boule de mastic, à brimbaler dans mon estomac dès que l'autobus se mit en route. À chaque cahotement, mon cœur me remontait au bord des lèvres et mon crâne se vidait de tous les mots latins que j'étais en train de lui faire ingurgiter pour l'examen m'attendant à mon arrivée. Une première tuile s'apprêtait donc à me tomber dessus : un zéro en latin ! À moins d'un miracle... Je fis appel à mon Ange gardien comme d'habitude.

Je me crus exaucée lorsque, en entrant dans ma classe, j'aperçus Josiane, notre présidente, debout à la place de mère Sainte-Odile, essayant en vain de calmer l'exubérance générale : Ginette et Lise, fans des Beatles, chantaient *Love Me Do* en se tapant dans les mains ; Diane et Louise lançaient des avions de papier au-dessus des pupitres pendant que mon amie Roselyne racontait son dernier *french kiss* à la grande Mado.

J'appris qu'une grippe providentielle clouait à son lit l'indéfectible mère Sainte-Odile. Alléluia, congé de latin ! Toutes mes appréhensions soudainement évanouies, je lançai mon sac d'école sur mon pupitre, le cœur gonflé de gratitude envers mon bon ange gardien.

Au faîte de l'anarchie, apparut soudain monsieur Langelier, le séduisant professeur de mathématique, et le silence fut !

Mon amie Roselyne l'appelait Bob, « mon

cher Bob ! » Chère Roselyne ! Méconnaissable depuis les grandes vacances ! Elle avait développé une fascination pour les lèvres lippues et les longues mains fines de Bob. « Sublimes pour caresser les femmes », aimait-elle à me répéter comme à une experte en la matière, moi qui ne portais même pas encore de soutien-gorge. Roselyne, elle, en portait un. Ses nouveaux attributs, des seins opulents, l'avaient d'ailleurs catapultée dans une catégorie à part, « les trop précoces pour son âge », selon ma mère. Je ne voulais surtout pas faire partie de cette catégorie parce que grandir ne me pressait pas.

Même si je détestais mon enfance, devenir une femme m'effrayait plus que tout.

On ne peut toutefois pas ralentir la marche du temps. Je l'appris ce jour-là.

Comme Roselyne, je cherchais un moyen de me faire remarquer par Bob – je l'appelais maintenant par son prénom, moi aussi – tandis que je m'abreuvais de ses paroles en le dévorant des yeux à la manière de mon amie, en pièces détachées : ses mains enveloppantes, son sourire affectueux, ses yeux pétillants. Certes, je ne pouvais rivaliser avec elle en utilisant les mêmes armes de séduction. Sa démarche chaloupée et sa somptueuse poitrine suffisaient maintenant à la distinguer de toutes les filles du collège du Bon Pasteur. Il ne me restait que ma vivacité d'esprit pour impressionner mon beau professeur !

Je levai la main pour résoudre le problème

d'algèbre exposé au tableau par monsieur Langelier. Bob ! Reconnaisant mon enthousiasme, il me désigna entre toutes. Ravie, je m'avançai vers lui. Il me tendit alors sa craie comme pour me lancer un défi. Troublée par les rires aigrelets voletant tout à coup derrière moi comme des nuées de moustiques, je m'attaquai néanmoins à l'aride théorème. Chaude lutte ! Je transpirais à grosses gouttes comme jamais auparavant. Mes jambes flageolaient et des crampes douloureuses martelaient mon ventre ballonné. À n'en pas douter, mère Sainte-Odile ne m'aurait jamais soutiré autant d'efforts. Au moins, j'obtins la récompense espérée : des félicitations chaleureuses de monsieur Langelier !

Des regards amusés et des rires à demi étouffés me suivirent jusqu'à mon pupitre. Les jalouses cherchaient-elles à me disqualifier aux yeux de Bob en me ridiculisant ? Des larmes de colère me montèrent aux yeux.

– Roselyne, aurais-tu la gentillesse d'accompagner Clara à la salle de bain, s'il te plaît ? demanda monsieur Langelier.

Cher Bob ! Je l'aimai davantage de me soustraire à la méchanceté de mes camarades.

Embrassant fièrement d'un regard circulaire toute l'assemblée des félonnes, je quittai la classe, la tête haute, en compagnie de Roselyne.

– Va m'attendre dans les toilettes, Clara, je te rejoins tout de suite.

Des crampes de plus en plus intolérables me

précipitèrent aux cabinets. C'est alors que je connus la plus grande peur de ma vie ! Horreur ! Je mourais ! Ne l'avais-je pas pressenti ? « La mort s'annonce toujours », prétendait grand-maman, « pour nous donner le temps de nous préparer ». Mais moi, je n'étais pas prête du tout ! Je découvrais avec terreur des filets de sang dégoulinant dans la cuvette. Convaincue que je n'aurais pas le temps de faire mes adieux à ma famille, je me mis à sangloter.

– Qu'est-ce que t'as à pleurer ? entendis-je Roselyne me demander en entrant dans la salle de bain.

Tremblante, je glissai sous la porte mes petites culottes ensanglantées et, entre deux hoquets, lui racontai ma terrible agonie.

– Ton uniforme aussi est plein de sang en arrière. Tiens, je t'ai apporté une paire de bobettes propres.

Cette fois, je pleurai de honte à la pensée que toutes les filles de ma classe m'avaient vue. Et monsieur Langelier aussi !

– Arrête de brailler, « gros bébé la la », ta mère t'a pas dit que c'était pour t'arriver bientôt ?

– Quoi ?

– Ça s'appelle des menstruations !

– Quoi ?

Je commençais à vaguement comprendre que Roselyne était en train de me révéler le fameux « secret » que j'avais obstinément refusé d'entendre de maman jusqu'à ce jour. Roselyne se

mit à épeler le mot à la manière de mère Sainte-Claudine quand elle nous en apprenait un nouveau : « Mens-tru-a-tions ! M-e-n-s-t-r-u-a-t-i-o-n-s ! »

– C'est donc ça, le secret

Bien que soulagée de ne plus me savoir à l'article de la mort, le dégoût me retourna le cœur.

– Je gage que tu sais pas ce que c'est non plus, une serviette hygiénique, ajouta mon amie, dans un soupir de découragement. Honteuse, je gardai le silence et la laissai m'en expliquer sommairement le mode d'emploi.

Poignardée par la douleur, je la rejoignis en face des lavabos.

– Ça fait mal ! Comment ça se fait que ça me fait aussi mal ?

– Moi, j'ai de la chance, j'sens rien, mais ma sœur, elle, a' garde le lit pendant trois jours tellement est' malade.

– Oh, mon Dieu ! Ça vas-tu me faire toujours aussi mal que ça ?

– Que veux-tu, c'est le prix à payer pour être mère !

Être mère ! J'aurais plutôt payé pour ne pas l'être en pensant à la mienne dont je n'enviais le sort d'aucune façon.

– Tu vas devoir porter un soutien-gorge maintenant que t'es une femme, ajouta Roselyne en bombant sa généreuse poitrine.

Non ! Prise de panique, je quittai la salle de bain en toute hâte, attrapai mon manteau au

vestiaire et me sauvai de l'école.

Je courais droit devant, sachant que cette fois je ne réussirais pas à échapper au temps, ce temps impitoyable qui venait de me voler mon enfance.

La Cadillac rose

Un jour, mon père stationna en face de la maison une voiture flambant neuve, une grosse américaine que ma mère aima tout de suite à cause de ses banquettes de cuir assez grandes pour asseoir ses quatre enfants sans qu'ils se retrouvent trop entassés les uns sur les autres.

Commença-t-elle précisément à ce moment-là à rêver de voyages, elle qui ne semblait pas réaliser que notre petite ville égarée dans une forêt de sapins et d'épinettes était bien trop petite pour le bonheur ? Sur le moment, j'en eus le sentiment à voir la façon étrange dont elle accueillit ce nouveau joujou de mon père, une Cadillac rose qu'elle examina comme si elle se voyait partir elle aussi. D'ailleurs, muette sur les deux seules caractéristiques auxquelles elle accordait habituellement de l'importance, la couleur et le prix, elle s'enthousiasma particulièrement sur la capacité de rangement de la malle arrière. Je refusai de croire qu'elle évaluait le nombre de sacs d'épicerie susceptibles d'occuper ce si vaste espace.

Je me persuadai plutôt que, tout comme moi, elle calculait en termes de valises. Mes derniers

doutes s'envolèrent quand je la vis s'asseoir sur le siège avant luxueusement capitonné de cuir dont mon père lui vantait les mérites, s'y caler en fermant les yeux comme si elle rêvait à la même chose que moi, des vacances au bord de la mer. Naïvement, je me dis alors que cette Cadillac rose allait changer notre vie.

Qui plus est, cette lueur inconnue dans le regard de maman, quand ses yeux songeurs s'attardèrent longuement sur le paysage encadré par le pare-brise, me permit tous les espoirs. Enfin, ma mère avait cessé de croire que « l'herbe n'est pas plus verte dans le jardin du voisin » et de répéter « pourquoi chercher ailleurs ce qu'on trouve chez soi ? » Son esprit avait bel et bien déjà commencé à voyager, car elle n'entendait même pas ses enfants se quereller pour la meilleure place de la banquette arrière. Un sourire suspect errait même sur ses lèvres entrouvertes. Chouette, la Cadillac rose accomplissait déjà son œuvre ! J'empruntai alors à ma mère son sourire extatique.

Peu de temps après, avant le temps des lilas, maman se mit à parler de vacances, un mot exotique pour nous, mon père travaillant même le dimanche. Je l'entendis annoncer à ma tante Anita, sa sœur rivale, un voyage que nous entreprendrions bientôt en famille. « Nous n'avons pas encore choisi notre destination », lui confia-t-elle au téléphone en mettant sa main sur son cœur comme pour contenir son émotion jusqu'au moment ultime. Sans doute aussi n'avait-elle pas

encore réussi à convaincre mon père de prendre des vacances. Je me mis tout de même à rêver à la mer que je n'avais jamais contemplée autrement que dans des livres.

La dernière semaine de juin, quand la cloche de l'école tintinnabula la fin de l'année, j'accueillis mes vacances avec un sentiment d'allégresse que je parvins à préserver jusqu'au milieu de juillet.

À la vue des sacs de couchage des Gaudreault se balançant sur leur corde à linge avec des serviettes de plage américaines toutes neuves pour annoncer leur retour *d'Old Orchard*, je compris que je devais passer à l'attaque. D'instinct, je choisis l'arme que je maniais le mieux à cette époque : le harcèlement. Peine perdue, ma chère maman demeura d'un mutisme inébranlable, sa manière usuelle d'exprimer un refus catégorique aux demandes de ses enfants. J'optai alors pour l'agressivité passive, une de mes grandes forces ! Je bouderais donc le reste de l'été s'il le fallait, même si me rendre détestable s'avérait une stratégie douteuse pour amadouer des parents déjà blasés par mon caractère épineux.

La saison des noisettes battait son plein et les feuilles des érables commençaient à rougeoier quand, un samedi matin à l'aube, ma mère nous réveilla avec son sourire du 24 décembre. « Ça y est ! » me suis-je exclamée intérieurement. Mais je contins mon enthousiasme pour ne pas gâter son plaisir à nous surprendre.

– Vite ! habillez-vous, nous partons dans

quinze minutes, claironna-t-elle.

– On s'en va où ? demanda Marie, à demi endormie.

– À la mer ! m'écriai-je spontanément.

– À l'aventure ! dit maman.

Sans plus d'explications, elle s'en alla réveiller Marco et Lou.

Pour moi, l'Aventure ne pouvait nous mener ailleurs qu'à la mer.

Des papillons dans l'estomac, je pris place dans la Cadillac rose, prête à entreprendre le premier et le plus grand voyage de toute ma vie. Peu m'importait de rester coincée pendant des heures sur la banquette arrière entre un frère haïssable et une sœur drapée dans son droit d'aînesse. Peu m'importait même de souffrir du mal des transports à en vomir. Je découvrirais bientôt la mer !

Je plongeai dans l'Aventure.

La tête droite et le regard vrillé en avant avec pour seuls paysages la nuque de mes parents, le rétroviseur, les nuages défilant à vive allure dans le ciel et le turban de route goudronnée serpentant la forêt de conifères sans fin qui nous isolait du reste de la civilisation, je me voyais déjà, les pieds dans le sable chaud, à observer le flux et le reflux de vagues écumeuses. Je fermai les yeux et m'endormis sans m'en apercevoir.

Je me réveillai quand mon père stationna sa Cadillac à une halte routière, devant une table à pique-nique disputant sa vue splendide sur un lac sauvage avec une armée de moustiques voraces.

Les sales bestioles se jetèrent sur nous dès que nous descendîmes de la voiture. Néanmoins, ma mère s'obstina à étendre sa fameuse nappe à carreaux rouge et blanc sur la table de bois maculée de fientes d'oiseaux. Pauvre maman ! Partout où elle se rendait, elle réussissait à faire triompher la propreté. Malgré ses efforts pour civiliser les lieux, « les petites bibittes qui ne mangent pas les grosses » nous dévorèrent à qui mieux mieux pendant que nous mangions nos sandwiches aux œufs.

Puis rassasiés et couverts de piqûres, nous reprîmes la route pour entreprendre la dernière partie de la traversée du parc des Laurentides. À tout moment maintenant, une chicane pouvait éclater sous n'importe quel prétexte.

– Tâchez que ce ne soit pas notre dernier voyage en famille, nous mit en garde notre mère.

Nous connaissant bien, elle aimait mieux prévenir que sévir.

Je tentai de me le tenir pour dit et serrai les fesses pour ne surtout pas empiéter sur le territoire de Marco, fin prêt à ouvrir les hostilités au moindre signe d'encouragement de ma part. C'est alors qu'il posa sa question fatale :

– Quand est-ce qu'on arrive au zoo ?

En fait, la question ne me bouleversa pas autant que la réponse de mon père.

– Dans une heure.

Comme si on avait le temps de faire le tour du monde avant de se rendre à destination !

– Comment ça, le zoo ? m'écriai-je, révoltée de ce détour inopiné.

Marco, un inconditionnel des animaux malgré ses allergies au poil et à la poussière, trépignait de joie.

– On va au zoo ! On va voir des gros lions, des girafes pis des gorilles !

– Puis ils vont te garder ! ajoutai-je au refrain, oubliant du coup toutes mes bonnes résolutions.

C'était parti ! Nous fîmes d'abord la guerre en « rappant » avant l'invention du genre, dosant habilement jeux de genoux et de coudes, pincettes, insultes et autres provocations dont nous possédions l'art à force d'amour filial. Par miracle, nous arrivâmes à Orsainville avant l'épuisement complet de la réserve de patience de nos parents.

À cette première étape de notre périple, je faillis rester dans la voiture pour bouder. Je savais que Lou et Marco ne se laisseraient pas avant d'avoir distribué des *pinottes* ou du maïs à tous les pensionnaires de l'endroit. Prévoyante comme d'habitude, maman ne me donna pas le choix de suivre la tribu familiale.

– Tu suis sans rechigner ou je te mets à bord d'un autobus qui te ramènera directement à la maison.

Je préfèrai prendre ses menaces au sérieux, ne voulant surtout pas compromettre l'accomplissement de mon grand rêve, si près de mon but.

Bien malgré moi, je parcourus ce qui m'apparut alors des milles de sentiers à travers une

« jungle » incomparable aux steppes africaines que j'avais admirées dans un récent numéro du *National Geographic*. Chemin faisant, je tentai de sensibiliser les membres de ma famille au triste sort des animaux en captivité dans un virulent plaidoyer en faveur de l'abolition des zoos. En vain.

– Assez ! finit par m'ordonner mon père.

En un seul mot asséné comme une gifle, il mit fin à ma verve intarissable.

Qu'à cela ne tienne ! Je me promis de ne plus jamais remettre les pieds dans un jardin zoologique de toute ma vie au nom de la Liberté avec un grand « L » ! Je me retranchai dans un silence buté jusqu'à l'arrêt suivant : le parc d'attractions d'Expo Québec où je m'apitoyai à nouveau sur mon sort.

Encore une fois, mon père exauçait les seuls vœux de Marco, le fils-roi. Comme d'habitude, il l'accompagnerait dans tous les manèges sans exception tandis que ma mère et ma sœur, adeptes des arts ménagers, parcourraient les kiosques du pavillon de l'agriculture. Il ne me resterait donc plus qu'à me faire cuire au soleil, le reste de l'après-midi, en surveillant Lou dans les carrousels réservés aux cinq ans et moins. Au comble de l'exaspération, je ne pus réprimer un cri du cœur.

– Quand est-ce que vous allez découvrir qu'il existe autre chose en ce bas monde que les jardins zoologiques et les parcs d'amusement ?

– Ah toi, il n'y a jamais rien qui t'intéresse !

répondit « Marie pleine de grâces » qui aimait se prendre pour ma mère.

– T'es laide comme un hérisson, renchérit méchamment Marco, qui savait mieux que quiconque exploiter mes fragilités.

Cette insulte me frappa en plein cœur : ne me sentais-je pas exactement comme ce petit mam-mifère repoussant et hostile, avec mes lunettes épaisses, mes rondeurs et les boutons d'acné squattant mon visage ingrat ? Un moment, je songeai à renoncer à la mer tellement j'en voulais à la vie, mais je me contentai de me perdre dans la foule dans l'espoir de me faire regretter de tous. Aveuglée par les larmes agglutinées aux vitres de mes lunettes, j'errai longtemps toute seule sur le site avant de me résoudre à aller rejoindre les membres de ma famille indigne. Les sans-cœur ne m'avaient même pas cherchée ! Devant leur indifférence, qui ajoutait l'injure à l'offense, je fis mine de m'être fort bien passée d'eux.

Après une étourdissante tournée des manèges et des kiosques de tir, nos estomacs gavés de barbe à papa, de frites et de hot dogs chou-relish-moutarde, nous réussîmes finalement à gaspiller notre première journée de vacances. Je puisai au plus profond de moi la force de ne pas m'en plaindre.

Dénicher un endroit bon marché pour dormir s'avéra ardu. Les plus beaux hôtels à prix modiques affichant complet, nous dûmes nous rabattre sur un motel « louche » selon maman

à cause de ses affiches clinquantes, éclairées de néons rouges clignotants annonçant un spectacle de danseuses nues.

– Chouette ! Nous allons coucher dans un motel de passe ! m'exclamai-je.

Au retour de mon père avec les clés de notre chambre, cette fois, c'est ma mère qui bouda. Pour ma part, je ne parvins pas à m'endormir : excitée de passer la nuit dans un lieu me rappelant l'atmosphère troublante du roman de Jack Kerouac que j'essayais de lire en cachette. Espérant assister à des scènes illicites, voire même pornographiques, j'épiais tous les bruits, et il s'en trouvait de toutes sortes.

Nous partîmes tôt le lendemain matin. Ma mère se montrait vraiment pressée de quitter l'endroit. Aussitôt assise dans la voiture, n'ayant presque pas fermé l'œil de la nuit, je m'endormis innocemment confortée par la conviction que plus rien ne pourrait nous détourner de notre destination. Quand j'ouvrirais les paupières à nouveau, l'Atlantique s'étalerait devant moi dans toute sa splendeur.

Je ne sortis de mon sommeil bienheureux que lorsque je n'entendis plus le doux ronronnement de la voiture. Tassée au fin fond de mon siège en cuir capitonné, je gardai les paupières closes pour mieux me préparer à savourer pleinement ce pur instant de délice : la découverte de la mer !

C'est alors que j'entendis Lou demander avec toute la candeur de ses cinq ans :

– Est-ce qu'on va y aller encore à l'Aventure, maman ?

– Si tu es gentil, papa acceptera sûrement que nous y retournions l'an prochain.

La réponse de maman m'extirpa de la banquette arrière. Apercevant notre maison en lieu et place de la mer, je ne pus m'empêcher de crier.

– Est-ce que Clara va avoir le droit de venir avec nous ? demanda Lou, inquiet.

Ce fut notre dernier voyage en famille.

L'île aux Fesses

En face du chalet de mes grands-parents, se cachait, derrière des touffes de hautes herbes, une petite île sablonneuse et intrigante : l'île aux Fesses, ainsi baptisée parce qu'il s'y passait des choses « pas très catholiques ». À lui seul, le mot fesse en disait long sur ces fameuses choses pas *racontables* à voix haute, surtout pas en présence des enfants. Je n'imaginai pas m'y rendre un jour, en famille ! Je me demande encore comment mon père s'y prit pour convaincre maman de nous y emmener, elle qui ne nous laissait même pas utiliser le mot fesse en toute impunité. Je ne m'explique pas non plus pourquoi, ce poisson dimanche de juillet, nous nous y sommes retrouvés avec les Lalancette. Maman, qui ne mélangeait jamais le bon grain avec l'ivraie, gardait habituellement les enfants Lalancette loin des siens, malgré son amitié pour Solange.

Lorsque notre vieille chaloupe à moteur accosta sur l'île, nous ne trouvâmes que du sable et des récifs. Pas de fesses ! À part celles que nous conservions chastement cachées dans nos costumes de bain. « On va les attendre », répondit Bernard à

son fils, quand celui-ci s'étonna de l'absence de « nues-fesses ». Son clin d'œil complice à mon père sema en moi l'espoir d'une arrivée-surprise. Des nudistes ! J'interrogeai l'horizon, mais rien. Pas de nuages, pas de vagues, aucune embarcation en vue. Un calme suspect avant la tempête suggérée par le sourire narquois s'éternisant sur le visage de papa.

Me prenant pour une adulte avec mes douze ans et demi et les balconnets de mon nouveau costume de bain, j'étendis ma serviette de plage à côté des chaises longues des adultes pour mieux tendre l'oreille aux conversations truculentes qui ne me concernaient pas. « Berna... a... ard », comme l'appelait maman en prenant son accent lustré, ne tournait pas sa langue dans sa bouche sept fois avant de parler. Il connaissait des histoires graveleuses qui faisaient rire même mon père habituellement intolérant aux grivoiseries.

Pendant que Solange enduisait ses cuisses molles d'huile de noix de coco, maman surveillait sa précieuse progéniture derrière ses lunettes de soleil. Surtout ma sœur en train de bronzer sur le flanc d'une grosse roche, à côté de son nouvel ami de garçon, une tache en *Speedo* à la binette de Ringo Star !

Marco partit à la chasse aux nudistes avec les enfants Lalancette. J'allumai mon transistor et me refermai comme une huître pour attendre la suite des événements.

Bernard et mon père se mirent à parler de

chars ; Solange et ma mère, d'éducation des enfants. À la fine pointe de la psychologie grâce à sa récente découverte du docteur Spock, maman dispensait ses conseils à Solange avec une prodigalité intarissable. Bernard, « le meilleur vendeur de voitures Ford au Canada » – selon ses dires –, expert en cylindrées toutes catégories, n'y allait pas avec le dos d'une petite cuillère dans l'étalage de son érudition.

Je montai le son de mon transistor et m'assoupis. Pendant que je rêvais à Paul McCartney, la conversation changea soudain de ton. De sa voix nasillarde, Solange interpela son Bernard adoré.

– Tré...sor...or...or, tu devrais ralentir ta consommation de gin. Il paraît que c'est dangereux de boire de l'alcool quand le soleil plombe comme aujourd'hui.

J'entrouvris mes paupières et me tins aux aguets.

Sourd au conseil de sa femme, Bernard avala une lampée de gin et tourna sa chaise vers mon père. Solange fit semblant de ne pas s'en apercevoir.

– Faut que j't'en conte une bonne ! s'exclama Bernard.

Mon père sortit sa main du sac de *pinottes en écales* pour lui accorder toute son attention.

– Tu te souviens-tu du grand Gilbert ?

J'éteignis ma radio pour ne rien manquer de l'histoire, moi non plus.

Je ne me *tannais* pas d'écouter ce macho

sympathique un peu vulgaire dans les encoignures. Quel personnage coloré avec sa bouille de commis voyageur, son bagou de conteur et son vocabulaire de taverne !

Maman appréciait moins ce fidèle compagnon de galère de son mari. « Une mauvaise fréquentation », comme je le compris bien des années plus tard. Ce qui scellait la relation de ces deux compères demeurait à coup sûr leurs nombreuses infidélités conjugales dont ils se congratulaient mutuellement en se donnant des tapes dans le dos. Le secret garantissait leur solidarité inébranlable : on peut trahir une femme, surtout quand on couche avec elle depuis longtemps, mais jamais un véritable ami. Voilà la seule religion que pratiquaient avec ferveur et virilité Louis-Paul Bouchard et Bernard Lalancette.

La belle Solange, dont la peau laiteuse rougissait au soleil comme un rond de poêle à *high*, s'allongea dans sa chaise longue. S'abstenant de tout signe d'encouragement pour le conteur impénitent, maman se mit à promener ses jumelles autour de la plage avec une indifférence feinte. La couperose de ses joues ne s'enflamma qu'à la troisième blague de Bernard. Et pour cause ! Abrasive entre toutes, elle prenait pour cible les femmes d'un certain âge. Le rire de mon père ajouta l'injure à l'offense : maman, qui venait de célébrer ses quarante ans, n'acceptait pas de vieillir.

– Je n'aperçois plus les garçons. Viens-tu avec moi, Rolande, on va aller voir ce qu'ils fricotent,

s'empressa de suggérer la secourable Solange, pour empêcher ma mère d'exploser.

Après le départ des femmes, la verve de Bernard se tarit. Vaincu par la désertion de ses victimes de prédilection, il s'écrasa dans son transat avec son *gin and tonic*, abandonnant mon père à ses *pinottes en écales*. J'allais retomber dans les bras de mon beau Paul McCartney lorsque je vis Bernard soudain s'emparer des lunettes d'approche de maman pour interroger l'horizon avec fébrilité.

– As-tu entendu, Louis-Paul ?

– Non, répondit mon père, vrillant, lui aussi, son regard au bout du lac.

Dès lors, je n'eus plus aucun doute : les deux larrons attendaient bien quelqu'un.

Je m'assis en Bouddha sur ma serviette en ratine et, à mon tour, je scrutai le large en plissant des yeux. Embrasées par le soleil, les eaux du lac vacillaient comme les flammes d'une chandelle.

– Il me semble que j'entends un bruit de moteur, dit Bernard, en bondissant de sa chaise.

Ce tumulte me rappelait plutôt les meuglements gutturaux que mon indomptable frère émettait quand ma mère lui *serrait les ouïes*.

Une fanfare criarde et discordante dirigée avec autorité par deux mères en furie émergea de la touffe de hautes herbes.

– Qu'est-ce qu'ils ont fait encore, les petits maudits ? s'exclama Bernard.

Allergique aux conflits, il vida d'un trait le reste de son deuxième verre avant de se laisser tomber

dans sa chaise comme un gros mollusque. Quant à papa, ne se sentant pas concerné, il continua de grignoter ses *pinottes* sans perdre son flegme.

Maman obligea Marco, notre *Manneken pis*, à demeurer assis à côté du Ringo Star de Marie pour le reste de l'après-midi. Je ravalai le sarcasme qui me chatouillait la langue en voyant bouder Marie. Les petits Lalancette furent consignés en dessous du parasol. Contrariées – les concours de jets d'urine ne faisaient rire que Bernard, Solange et maman renversèrent la tête sur le dossier de leur chaise longue pour faire semblant de dormir. Un silence embarrassant, perturbé par les couinements de *pinottes* et les pleurnichements des garçons, se répandit alors autour de nous « pour nous punir de notre visite à l'île », aurait sans doute conclu grand-maman si elle avait accepté de nous accompagner.

Non, mais je me souviendrais de mon dimanche à l'île aux Fesses !

C'est alors que surgit de l'horizon un superbe yacht tout blanc, rutilant au soleil tel un joyau exotique. Je me précipitai au bord du lac avec toute ma tribu pour accueillir les nouveaux arrivants sur notre chère île – je la prenais tout à coup en affection.

Bernard, qui paraissait s'y connaître autant en bateaux qu'en voitures, aida à ancrer Le Harfang à côté de nos misérables chaloupes à moteur. Puis, prenant familièrement par l'épaule le capitaine à l'allure *hippie*, il se tourna vers nous pour

nous le présenter, bombant le torse comme un coq de basse-cour.

– Armand arrive tout juste de Paris où il est maintenant reconnu comme un grand sculpteur canadien de renom, dit-il avec un accent pointu qui détonnait avec son langage frustre coutumier.

Je crus d’abord à une blague, Bernard, c’est le moins qu’on puisse dire, ne possédant pas la moindre fibre artistique. Mon père non plus, d’ailleurs, ce qui ne diminua en rien son bonheur de rencontrer Armand. Moi, je ne demandais pas mieux que de me laisser éblouir « par un artiste confirmé fraîchement débarqué de Paris », tout comme ma mère, si émue qu’elle en rougissait jusqu’aux oreilles.

Seule Solange demeurait renfrognée, refusant même de serrer la main du « grand sculpteur ». Je compris sa résistance quand j’aperçus, sur le pont du bateau, une nymphette blonde vêtue d’un costume de bain deux-pièces de la taille d’un mouchoir de poche. Comme surgie tout droit d’une page de *Marie-Claire*, elle exposait à la vue un corps de déesse. Provocante comme Brigitte Bardo ! Plus nue que nue !

Armand et sa sculpturale muse française, dévorée goulûment des yeux par papa et Bernard, passèrent le reste de l’après-midi avec nous, au grand dam de Solange et de maman, toutes deux scandalisées par autant d’impudeur.

Je conserve un très beau souvenir de cette

journée où j'ai découvert le bikini, persuadée, encore aujourd'hui, que c'est sur notre île aux Fesses que ce mini-maillot fit jadis son entrée au Saguenay.

Foutaise !

– Foutaise ! s'exclama le mari de ma tante Mariette, mon oncle Jérôme, le « maudit Français » comme l'appelait tout le monde derrière son dos.

– Baliverne ! ajouta ma tante Cécile, la maîtresse d'école célibataire forte en synonymes.

– *Bullshit* ! répliqua mon oncle Gaétan.

N'ayant pas fait son cours classique, mon oncle Gaétan s'autorisait des écarts de langage que les autres membres de la famille, surtout les femmes, accueillaienent avec un froncement de sourcils.

– Allez vous coucher, les enfants, claironna maman se souvenant tout à coup de notre présence.

Il était à peine huit heures. Qu'à cela ne tienne ! En présence de la *visite*, nous nous efforcions toujours d'obéir à maman pour lui éviter la honte d'avoir des enfants mal élevés. Depuis notre naissance, elle participait avec acharnement au concours de la mère parfaite. Après une distribution de becs secs et de bonsoirs crémeux chantonnés à la ronde, nous montâmes l'escalier en file indienne avec une soumission résignée

tandis que notre mère adorée retenait sa respiration en attendant que l'un de ses invités se décide à la complimenter sur sa progéniture.

— Rolande, gloussa mon oncle Jérôme avec son accent parisien, tu devrais révéler à Mariette ton secret pour faire obéir les enfants au doigt et à l'œil. Chez nous, c'est toujours le bordel !

Je souhaitai alors que mon hypersensible tante Mariette, experte en longs sanglots déchirants, se mette en colère. Au moins qu'elle marmonne entre ses dents : foutaise, ou baliverne, ou peut-être, car elle avait bu deux coupes de mousseux, *bullshit* !

— Maudit Français ! s'exclama-t-elle à la surprise générale.

Wow ! Je présimai qu'elle ne supportait pas les bulles. Du moins, sur le moment, c'est ainsi que j'interprétai son inflation verbale. Mais une fois dans mon lit, en y réfléchissant de plus près, il me parut fort suspect — bien qu'approprié à mes yeux, qu'une pareille grossièreté puisse sortir de la bouche de ma tante Mariette, *pompette* ou pas.

Mon instinct de fouineuse entra immédiatement en effervescence. Dans les années soixante, des secrets inavouables rampaient souvent derrière les mots, comme des moutons de poussière sous les meubles. Je n'allais pas demeurer sagement sous les couvertures pendant que se tramait un drame, voire un scandale ! Au moins une chicane de famille.

J'attendis patiemment le premier ronflement

de ma sœur avant de me relever. À pas feutrés dans mes pantoufles de *phentex*, pour ne pas faire craquer les jointures du plancher de pin, je me dirigeai vers mon poste de guet préféré : ma marche sur le palier supérieur de l'escalier. Protégée des regards par les barreaux ouvragés de la rampe, je tendis l'oreille espérant de troublantes révélations.

Papa fit sauter le bouchon de la troisième bouteille de Royal de Neuville pendant que maman se promenait d'un invité à l'autre avec un plateau de canapés faits maison à partir de recettes puisées dans son livre de chevet, *La cuisine raisonnée*, trésor qu'elle m'a légué en héritage sans son talent de cordon-bleu.

– Je propose qu'on porte un toast à notre ravissante hôtesse, suggéra mon oncle Arthur.

Le zeste de lubricité teintant sa voix et son regard ratoureux fit ciller les yeux clairs de ma tante Lorraine. Ce soir-là, maman arborait une jolie robe turquoise cintrée à la taille, avec un décolleté en cœur que seul mon père n'avait pas remarqué.

– À Rolande ! trinquèrent les invités d'une même voix, ce qui enflamma la couperose sur les joues de maman, peu habituée aux égards.

Puis les conversations reprirent de plus belle, les femmes d'un bord, les hommes de l'autre, car ils ne s'intéressaient pas aux mêmes sujets. Les messieurs ne parlaient jamais de l'éducation des enfants, ni de cuisine. Les dames ne connaissaient rien aux affaires autres que domestiques.

Voilà bien la preuve de l'incompatibilité des deux sexes ! aurait sûrement conclu Pierrot, qui venait d'entrer au collège des Jésuites. Depuis qu'il suivait des cours de philosophie, il prétendait que l'amour romantique relevait d'une utopie qui ne résistait pas au mariage, ou le mariage, une institution qui résistait à l'utopie. Peu importe son affirmation, clairement, pour mon grand cousin, – et pour mon père aussi d'après mes observations – l'amour n'était que foutaise, baliverne, *bullshit* !

Ces trois mots tournoyaient dans ma tête, s'incrutant comme des vers de méninges, pendant que les invités passaient à la salle à manger pour faire honneur au somptueux buffet préparé par maman. Lorsque les voix se fondirent en un concert de sons inaudibles et rocailleux, je tombai endormie sur ma marche.

Une clameur discordante me réveilla en sursaut. Les digestifs avaient délié toutes les langues. Le salon enfumé exhalait les relents persistants des Gitanes de mon oncle Jérôme mêlés aux effluves capiteux des parfums entêtants de mes tantes. Rien n'était joué. Je le pressentis quand mon oncle Arthur sortit son nez en bec d'aigle de son ballon de cognac pour houspiller papa.

– Tu parles d'adultère, Louis-Paul, t'en rends-tu compte ?

J'aiguais mes oreilles pour en apprendre plus sur ce péché mortel croustillant.

– Appelle ça comme tu voudras, Arthur, mais

c'est la stricte vérité : 90% des hommes sont infidèles et les autres sont des poltrons ! répondit papa.

Je savais que papa ne manquait pas de courage. Personne n'en doutait d'ailleurs, pas même maman.

– En trente ans de mariage, je n'ai jamais trompé Lorraine et je ne suis pas un peureux, se défendit mon oncle Arthur, comme s'il se trouvait au banc des accusés.

– Ni un menteur ? demanda mon oncle Gaétan avant que ma tante Thérèse, sa patiente moitié, ait pu prévenir le coup.

C'est là que je compris véritablement le pouvoir de la ponctuation. Ce point d'interrogation, qui semait le doute sur l'intégrité d'Arthur, généreux donateur à de nombreuses œuvres charitables, ouvrit les hostilités alors qu'un point d'exclamation aurait mis un terme à la discussion.

– Voyons, Gaétan, ne taquine pas Arthur. Tout le monde sait qu'il est un mari modèle ! s'empres-
sa de dire Thérèse, avec un point d'exclamation sincère, mais trop appuyé.

Lorraine éclata de rire. Pas n'importe quel rire, un rire jaune qui ne dupa personne, surtout pas son mari, mon oncle Arthur, comme en témoignait la contraction des muscles de son visage et de son cou.

– Mesdames, vos époux ne sont pas irréprochables, mais ils sont tous irremplaçables, risqua ma tante Cécile, forte aussi en sémantique, dans

un louable effort pour sauver la situation.

Même ma mère, chatouilleuse en matière de loyauté conjugale, éclata de rire. En se déversant dans le salon, la giboulée de ha ! ha ! ha ! sarcastiques des femmes frappa de plein fouet l'orgueil des hommes.

– Cher Louis-Paul, dit Lorraine lorsque l'hilarité s'apaisa, est-ce à dire que 90% des femmes trompent leur mari ?

Mon père, un sourire luciférien au bord des lèvres, s'empressa de répondre.

– Non, Lorraine, seulement, les jeunes. Les autres n'ont aucune chance !

Ainsi, papa pouvait faire preuve de cruauté pour avoir le dernier mot. Ajoutant à l'injure, il se permit d'éclater de rire. Mes oncles l'imitèrent de tout leur cœur. C'est mon oncle Arthur qui riait le plus fort, à s'en décrocher la mâchoire ! Sans mot dire, ma tante Lorraine le regardait, ravalant sa colère, geste tout à fait contraire à son habitude.

– Des fois, Louis-Paul, je te trouve battable. Si je ne respectais pas autant maman, je dirais qu'elle a manqué son coup avec toi, déclara-t-elle quand les rires s'éteignirent.

– Je ne peux tout de même pas travestir la réalité pour te faire plaisir, Lorraine, ajouta papa avec un sourire narquois qui la fit bondir du sofa.

– Tu devrais avoir honte, Louis-Paul Bouchard ! cria-t-elle à mon père, comme une mère à son garnement, avant de quitter la maison

en claquant la porte.

Les joues en feu, maman se réfugia dans sa cuisine pour préparer le café et cacher sa honte. Toutes mes tantes la suivirent dans un même élan de solidarité silencieuse.

– Je suis heureux que la France ne soit pas une société matriarcale, déclara mon oncle Jérôme, le « ti-Jo connaissant », en s'étirant le cou pour suivre des yeux ma tante Lorraine par la fenêtre.

À cet instant, j'aurais souhaité voir ma tante Mariette sortir la tête de la cuisine pour crier à son mari : « Maudit Français ! », mais elle s'en garda. Elle avait déjà décidé de quitter mon oncle Jérôme, comme je l'appris lorsque ma mère reçut les femmes de son *Cercle d'études et de conférences*, le mois suivant.

– C'est moi qui ai les clés de la voiture, dit mon oncle Arthur pour sauver sa virilité.

Il semblait se réjouir de la longue marche que sa femme affronterait pour retourner à la maison sans lui.

– Le moins qu'on puisse dire, c'est que nos épouses n'ont pas le sens de l'humour, dit mon oncle Gaétan.

– Elles n'ont pas un grand sens des réalités non plus, ajouta papa, fort de ses convictions.

C'en était trop pour moi.

– Foutaise ! Baliverne ! *Bullshit* ! lançai-je du haut de ma marche, dans un cri du cœur qui les laissa tous bouche bée.

Sauf mon père qui, lui, se contenta de hausser

les épaules en leur révélant que j'avais mes règles.

C'est ce soir-là que, sans connaître le mot, je devins féministe.

Gloire soit à ma mère !

En décembre, notre maison se transformait en palais des odeurs. Tandis que ma mère, suivant un plan soigneusement ordonné, cheminait vers Noël en cuisinière disciplinée, nous expérimentions l'exacerbation du désir et la tyrannie des tentations.

Chaque jour, à notre retour de l'école, nous retrouvions notre mère à son fourneau, le cheveu hérissé, les nerfs à vif et les joues en feu, tant elle mettait d'ardeur à préparer les agapes du temps des Fêtes. Pour nous qui arrivions affamés, quel supplice ! Nos papilles et notre nez, titillés par ces irrésistibles fumets, envoyaient des signaux de détresse à notre estomac vide. Le pauvre ne parvenait plus à se contenter des frugaux repas de l'Avent qui constituaient notre contribution involontaire à l'avènement de Noël.

Les pâtés à la viande inauguraient ce grand branle-bas culinaire dans une atmosphère enfarinée et épicée. Ma mère, qui maniait le rouleau à pâtisserie avec une dextérité sans égal, livrait aux femmes de la famille une farouche compétition avec sa pâte incomparablement feuilletée, étalon

de la qualité des cuisinières émérites. Quand le congélateur débordait de pâtés petits et grands, elle abandonnait enfin ses abaisses pour se lancer corps et âme dans la confection de ses gâteaux aux fruits.

Ah, les fameux gâteaux aux fruits de maman ! Mes narines se rappellent encore des arômes de rhum et de jus d'orange s'échappant des plats gorgés de raisins de Corinthe, de noix et de fruits confits qui macéraient pendant des heures. Je me souviens avec attendrissement que, tout le long de l'année, maman se consacrait à une recherche approfondie de la recette exclusive, celle qui bouleverserait les plus fins palais. Ainsi, le soir, à la fin de sa journée, je la voyais fréquemment fouiller, avec l'acharnement d'un bénédictin, de lourdes encyclopédies culinaires et des revues spécialisées commandées souvent par correspondance, prête à remuer de fond en comble le continent nord-américain. L'Angleterre, s'il le fallait ! Dans son enthousiasme, elle finissait toujours par en confectionner plusieurs variétés.

Le moment venu, nous surveillions anxieusement, Marie et moi, cette phase cruciale du transfert de la spongieuse mixture, du bol à mélanger au moule à cuisson, pour bien nous assurer que la spatule de notre mère ne ferait pas de zèle et qu'il nous resterait suffisamment à gratter et à lécher pour satisfaire nos babines avides. À la sortie du four des fabuleux gâteaux, je les regardais refroidir sur leur gril avec convoitise

en attendant de participer à l'étape finale qui consistait à les badigeonner soigneusement, un à un, sur tous leurs côtés, de vin, de cognac ou de rhum. Ensuite, ils seraient enveloppés de coton et de plusieurs rangs de papier ciré, puis ficelés et enfin, précieusement gardés dans la chambre froide jusqu'au réveillon.

Venait ensuite la semaine des biscuits et des petits fours, ma préférée, parce que maman me confiait la tâche délicate de décorer les biscuits roulés. Ce n'était pas une mince tâche que de saupoudrer ces dizaines de sapins de Noël, d'étoiles du berger, de cloches et d'anges, de vermicelles arc-en-ciel ou chocolatés, de boules argentées ou de sucre rose durci, sans oublier les quartiers de cerises rouges ou vertes pour les irrésistibles croquants au coco.

Je dois mes premiers succès culinaires aux biscuits de Noël. Fière de moi, maman ne manqua jamais d'attirer l'attention de ses invités sur cette manifestation flagrante de mon talent artistique. Sans doute à cause de cela, je développai, à l'âge adulte, un penchant pour les boîtes rondes en métal ornées de paysages d'hiver, en souvenir de toutes celles que j'avais aidé ma mère à remplir de biscuits au gingembre, au chocolat, au miel, aux pistaches, à l'orange, au beurre, à la crème, aux figues et autres savoureuses variations sur différents thèmes, les tendres, les secs, les sablés et les glacés.

Le 24 décembre, journée de la confection de la traditionnelle bûche de Noël, maman jetait son

tablier, vaincue par son gâteau roulé qui ne ressemblait jamais à celui de la page couverture du numéro de Noël de *Better Homes and Gardens*, son magazine féminin favori. Tandis que son décevant dessert reposait au frais, soigneusement enveloppé et à l'abri des regards, elle trouvait refuge chez Rémi, son coiffeur bien-aimé, qui savait si bien lui remonter le moral.

De mon côté, n'en pouvant plus de résister à toutes les tentations, je partais en quête de la clé de la chambre froide, une forteresse imprenable. Mais ma mère, qui ne manquait pas de vigilance, emportait toujours sa précieuse clé avec elle. Elle la cachait dans un des nombreux compartiments de son sac à main, se doutant que notre volonté requérait un coup de pouce pour tenir le coup.

Dès son retour, maman remettait son tablier, car il y avait encore beaucoup à préparer avant minuit. En premier, elle s'attaquait aux sandwiches de fantaisie. Devant l'ampleur de la tâche, elle mettait tous ses enfants à contribution pour tartiner de ses divins mélanges aux œufs, au jambon ou au poulet, la montagne de tranches de pain roses, jaunes et vertes. Avec une précision mathématique, elle taillait ensuite nos sandwiches généreux en cercles, en losanges, en triangles, en rectangles et en carrés, avant de les disposer dans de grandes assiettes de service entre des olives noires et des bouquets de persil. Elle terminait sa ronde de sandwiches avec une pièce maîtresse, son inégalable pain tranché sur la longueur en forme

de bûche qu'elle commandait à son boulanger, un mois à l'avance. Cette riche bûche au fromage à la crème composé de plusieurs étages de viande apprêtée avec de la mayonnaise et du bacon cuit partagerait, avec la traditionnelle dinde, la vedette du gargantuesque buffet de Noël de maman.

Après nous êtres régalés pour le souper des découpures de sandwiches, nous nous dépêchions d'aller au lit, car dormir nous faisait perdre conscience de l'écoulement du temps. Ce qui se passait alors entre l'instant où nous nous endormions enfin et le moment où nous sautions du lit frileusement, réveillés par *l'Ave Maria* de Schubert s'élevant du stéréo de papa, demeura pour moi longtemps un mystère. Je le perçai beaucoup plus tard quand, devenue maman, je dus déployer à mon tour ces mêmes efforts de dernière minute pour que notre Noël arrive à l'heure.

À vingt-trois heures trente, ensommeillés et endimanchés, nous entrions à l'église pour assister à la messe de minuit. À quelque quatre-vingt-dix minutes du bonheur total, mon attente se transformait en une douce exaltation dont je me souviendrais toute ma vie. Aux premières mesures de l'orgue, quand la chorale entonnait l'incontournable *Minuit Chrétien*, il me semblait voir virevolter tous les anges de la voûte enchantée de notre belle église Saint-Dominique. Engourdie par les vapeurs d'encens et emportée par la magnificence des cantiques, je me mettais à rêver aux cadeaux amoncelés sous le sapin et

à saliver à la pensée de tous ces plats délicieux que j'avais vu ma mère concocter tout le long du mois de décembre. Je ne sortais de ma torpeur qu'à la naissance de Jésus annoncée par *Il est né, le divin enfant*. C'était le signal attendu par les fidèles pour quitter leur banc et se diriger vers la sortie, heureux de pouvoir répondre à l'appel de la dinde et des pâtés à la viande que leur gargouillait leur estomac, affamé comme le mien par les privations de l'Avent.

À la maison, la magie de Noël s'installait. Un feu de bois crépitait dans la cheminée, des effluves de dinde s'échappaient du four, Bing Crosby chantait *White Christmas*, notre sapin chargé de boules de toutes les couleurs scintillait de tous ses feux et les dimensions de certains cadeaux couchés à côté de la crèche me laissaient présager l'exaucement de mes vœux. Je me trouvais aux confins du bonheur ! Et je portais une robe flamboyante neuve !

Une fois les invités tous arrivés, pendant que maman se promenait de l'un à l'autre avec des assiettes remplies de canapés aux anchois et au caviar que seuls les adultes appréciaient, papa sortait son « Rosé de Neuville ».

En plein cœur de la fête, le père Noël apparaissait par la porte d'en avant en s'annonçant d'un grand rire guttural. Même ceux qui ne croyaient plus en lui depuis longtemps l'accueillaient avec des cris de joie. Commençaient alors la distribution des cadeaux, qui prenait un temps infini, signe

irrécusable de la réussite de la réception.

Après le départ du père Noël et le retour de mon oncle Gaétan, papa ouvrait les portes coulissantes de la salle à manger. Je retenais mon souffle, attendant avec anxiété les applaudissements et les « Ah ! » d'admiration qui accompagneraient le dévoilement du somptueux buffet que maman avait mis tant d'ardeur et d'amour à préparer.

Ce rare moment de gloire, sa récompense, se révélerait son unique cadeau.

Mon cousin Pierrot

Pierrot débarqua chez nous, un jour caniculaire de juillet, avec son sac de voyage surchargé de livres de poche. Des romans d'auteurs français inaccessibles à la bibliothèque du Collège du Bon Pasteur de Chicoutimi. Les jeunes filles de bonne famille, toutes destinées à devenir des épouses modèles et des mères exemplaires, n'avaient droit qu'à des lectures édifiantes, manuels d'économie familiale et romans approuvés par la censure ecclésiastique. La Révolution tranquille ne franchissait pas les portes étanches au progrès de notre collège, qui protégeait son troupeau de blanches oies comme des perles précieuses dans un écrin. Des huîtres !

Mon cousin – un garçon, lui, le chanceux ! – étudiait à Québec en Philo II au Collège des Jésuites. Cette institution émérite recelait une bibliothèque ignorée par l'*imprimatur*. Contrairement à moi, Pierrot pouvait donc lire des romans interdits en toute impunité alors que je devais me contenter d'extraits expurgés de Lagarde et Michard. Injustice flagrante dont je me plaignis auprès de lui. Quémendant une compréhension

me faisant cruellement défaut de la part de mes parents – ils surveillaient mes lectures – je reçus sa réponse condescendante comme une gifle :

– De toute façon, ce ne sont pas des livres à ta portée !

Vlan ! Assommée, je ne trouvai pas les mots appropriés pour lui clouer le bec. Je le regardai s'allonger nonchalamment sur le talus gazonné avec son roman d'Alain Fournier, négligeant à dessein de l'avertir que ses fesses reposaient sur un nid de fourmis. Un sourire sardonique au bord des lèvres, je guettaï le moment fatidique où l'armée d'ouvrières se lancerait à l'assaut pour repousser l'ennemi : mon prétentieux cousin qui venait de tomber de son piédestal.

Cher Pierrot ! Avait-il appris à sacrer chez les Jésuites ou pendant ses années de servant de messe ? *Le Grand Meaulnes* vola dans les airs pour atterrir dans les branches de l'épinette du Colorado bordant la rivière aux Sables. Il connaîtrait le même sort que l'exemplaire de *Bonheur d'occasion* jadis oublié dans la balançoire : je le dissimulerais sur une étagère entre mes vieux livres de la Comtesse de Ségur et *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry pour le lire en cachette.

Après le souper, mon cousin bien-aimé disparut, lui aussi. Un party qui dura jusqu'à l'aube ! « Le petit maudit ! » laissa tomber maman, au bord de la crise de nerfs. Le sac de voyage de Pierrot, livres de poche inclus, l'attendait à son retour, le dimanche matin après la dernière messe.

Une fille n'aurait pas survécu à autant de rébellion, mais Pierrot, lui, bénéficia de l'indulgence accordée à son sexe. Papa se porta à sa défense : « Pierrot est un homme maintenant ! »

Ma tante Anita le récupéra en le réquisitionnant pour repeindre son chalet. Toute une punition ! Je pariai avec Myriam et Marie que notre beau cousin ne lèverait pas le petit doigt de la semaine, sauf pour tourner les pages d'un livre de poche.

Il passa sa première journée au lac Clair à lire, étendu sur une chaise longue.

– Trop chaud pour peindre ! La peinture va écailler, expliqua-t-il à ma tante Anita qui le crût.

De temps en temps, il s'extirpait de son transat pour aller se rafraîchir dans les eaux froides du lac. Ne perdant rien de ses faits et gestes, Myriam, Marie et moi admirions le beau Tarzan serré dans un *speedo* révélateur, prendre son élan avant de plonger au bout du quai.

Le deuxième jour, je surpris Marie et Myriam en train de peindre pendant que Pierrot faisait la grasse matinée.

– Sinon, papa va aller le reconduire chez lui, s'excusa Myriam en me tendant un pinceau.

– Non merci ! Moi aussi, je suis plus douée pour lire que pour peindre !

Outrée de leur asservissement, j'abandonnai Myriam et Marie à leur sort de femmes soumises. Je m'assis confortablement dans le transat de Pierrot, décidée à y passer le reste de

la journée, et j'ouvris le roman abandonné dans l'herbe à côté de sa chaise : *L'Attrape-cœurs* de J.D. Salinger :

« Si vous voulez vraiment que je vous dise, alors sûrement la première chose que vous allez me demander c'est où je suis née, et à quoi ça a ressemblé, ma saloperie d'enfance, et ce que faisaient mes parents avant de m'avoir, et toutes ces conneries à la David Copperfield, mais j'ai pas envie de raconter ça et tout. »

Diab!e, ce Salinger ! J'étais conquise ! Encore un autre livre que Pierrot ne retrouverait plus.

French Kiss

– C'est le beau grand brun là-bas, celui qui vient de voler le ballon à son adversaire ! dit Roselyne.

Je voyais bien, en effet, ce grand brun dégoulinant de sueur se démenant comme « un diable dans l'eau bénite » pour garder le ballon, mais ma préférence allait au capitaine de l'équipe, le barbu aux yeux de braise, déjà réservé à la belle et blonde Louise-Marie. Jean-Claude ! Ah, Jean-Claude, ma secrète flamme !

– Je me donne une semaine pour le conquérir ! déclara Roselyne en lançant à son Brummell un regard extatique.

Sa déclaration tintinnabula à mes oreilles avec la cloche annonçant la fin de la récréation. À regret, nous quittâmes notre mirador, la fenêtre panoramique donnant sur le gymnase, pour retourner en classe où mère Sainte-Bénédicté s'affairait à remplir le tableau noir de déclinaisons latines.

Une semaine ? J'en doutais, même si je reconnaissais volontiers le charme de mon amie. Suivant des yeux le va-et-vient de la cornette de mère Sainte-Bénédicté, je m'égarai dans le labyrinthe

de mes pensées comme cela m'arrivait de plus en plus souvent depuis que, sous l'influence de Simone de Beauvoir, je posais sur mon entourage un regard désabusé. Roselyne, plus forte en passions amoureuses qu'en lectures prohibées, devait déjà échafauder son plan d'attaque. Chanceuse !

Je me tournai vers elle pour attraper son regard au vol.

– Une semaine, t'es sûre ? lui demandais-je remuant mes lèvres silencieusement.

– Ou moins !

Je lui fis signe de m'attendre après le cours. Je me proposais de la mettre en garde contre les garçons trop vieux pour elle.

– Il ne s'agit pas de lui donner ma pomme au complet, mais seulement une bouchée, m'expliqua Roselyne.

Elle n'avait jamais lu Simone de Beauvoir, mais elle connaissait son catéchisme, elle aussi. Notre amitié inébranlable m'empêcha de l'abandonner à son sort. J'insistai.

– Tu veux dire tout promettre sans rien donner ? Pourquoi pas tout prendre sans rien consentir ?

– C'est ce que j'ai dit !

Elle me souligna gentiment qu'elle s'y connaissait en relations amoureuses, elle. Sans l'ombre d'un doute, elle savait battre des cils et rougir délicieusement mieux que moi. Et puis ne s'était-elle pas toujours montrée « trop précoce pour son âge » ? Je commençais à vouloir entrer dans cette catégorie tant décriée par ma mère.

Moins d'une semaine plus tard, Roselyne capturait sa proie. Pendant qu'elle expérimentait les condoms et les quatre-vingt-dix-neuf positions du Kama Sutra, je laissais Henry Miller, Anaïs Nin, Françoise Sagan et Marguerite Duras s'occuper de mon éducation sentimentale. Je devins une experte en relations amoureuses sans avoir jamais vu de mes yeux vu de membre viril en érection.

Je commis l'erreur de m'en confier à Roselyne que j'admirais de plus en plus à cause de son expérience du « péché de la chair ». Sans me demander mon avis, elle s'octroya aussitôt la mission de m'aider à m'émanciper. Heureusement, elle me fixa un échéancier réaliste.

– Je te donne un an pour perdre ta virginité !

Je relus Simone de Beauvoir pour me donner du courage car je ne savais plus très bien ce qui m'effrayait le plus : connaître le même sort que maman ou m'émanciper. J'aurais pu m'avouer que je rêvais seulement de l'amour de Jean-Claude, mais je ne pouvais trahir Simone de Beauvoir en toute conscience.

Roselyne me devina mieux que moi-même.

– Le problème avec toi, c'est que tu crois encore au Prince charmant.

Je tentai de lui prouver le contraire, mais j'échouai mon premier examen : prendre plaisir à laisser le frère de Roselyne promener sa langue dans ma bouche pour m'apprendre les rudiments du *french kiss*. Herk ! Je n'aurais pas dû me sauver

dans les toilettes pour vomir.

Roselyne ne se trouvait pas au bout de ses peines avec moi ! Peu de garçons trouvaient grâce à mes yeux, à part Jean-Claude.

– Tu devrais renoncer à lui tant qu'à te morfondre de même, chère !

– Je sais que je ne suis pas assez belle pour lui, soupirai-je.

Les larmes qui me montèrent alors aux yeux l'émurent au point de faire de moi son Élixa Doolittle.

– Tu serais belle si tu le voulais !

– S'il suffisait de le vouloir !

– Je suis capable de te transformer en Louise-Marie, dit-elle en m'obligeant à monter sur son pèse-personne.

– Je préférerais ressembler à Françoise Hardy.

– Quinze livres de moins, une frange sur le front, du fond de teint pour cacher tes boutons et le tour est joué !

Roselyne ne craignait pas les gros défis ! Moi, je rêvais de devenir belle depuis toujours !

Ensemble, nous potassâmes la collection complète des magazines féminins de nos mères pour percer les mystères de la beauté. Bientôt, régimes miracle et trucs beauté n'eurent plus de secrets pour nous. Je connaissais les tables de calories aussi bien que les tables de multiplication. Chemin faisant – il fallait bien souffrir pour devenir belle – je développai mille et une stratégies pour éviter de me présenter aux repas.

Quinze livres en moins plus tard, j'étais passée d'émule de Simone de Beauvoir à disciple de l'anorexique Twiggy. J'avais l'estomac dans les talons, des cernes autour des yeux et un air de petit chien battu, et je ne ressemblais toujours pas à Françoise Hardy, hélas ! Mais il en fallait davantage pour décourager mon amie qui se lança, avec une ferveur désarmante, dans une opération métamorphose.

Contre toute attente, par le miracle du fer à défriser, des cache-cernes, des cache-comédons et des mains expertes de Roselyne, le laideron aux lunettes épaisses se transforma en presque sosie de Françoise Hardy. Du moins, c'est ce que Roselyne tenta de me faire croire.

– Regarde-toi, me dit-elle, admirative, en me poussant devant le miroir de sa commode six tiroirs, c'est renversant !

– Tu trouves ?

– Il va falloir que tu travailles ta confiance en toi, ma vieille, sinon t'es foutue !

Je compris que je n'avais pas le choix de faire un acte de foi après autant de dévouement de la part de ma grande amie.

– T'as bien raison ! Tu m'as rendue si belle que même Jean-Claude serait capable de me trouver de son goût !

Je regrettai ce compliment hyperbolique quand je la vis frappée par un autre de ses fameux éclairs de génie.

– Je te jure que tu vas l'avoir, ton Jean-Claude !

Je te défends d'en douter un seul instant. Ce que Roselyne Tremblay veut, Dieu le veut !

Roselyne ne manquait pas d'idées sur le deuxième sexe. Surtout, elle démontrait un sens dynamique de la conquête.

– Je vais t'apprendre à jouer de ton corps comme d'un instrument et tu n'auras pas besoin d'être aussi belle que Louise-Marie.

En quelques leçons, je découvris le langage corporel de la séduction : jeux de regards, port de tête altier, balancement des hanches en souplesse, longs battements de cils, sourires timides, rires admiratifs. Je pourrais bientôt attirer, aguicher, morfondre et soumettre les plus rétives proies. Mon Jean-Claude !

– Pas si vite !

Je ne devais pas m'attaquer trop prématurément à Jean-Claude. Pas avant d'avoir fourbi mes nouvelles armes.

– Il te faut de la pratique avant de grimper l'Everest.

– Comment ça, de la pratique ?

Je craignais de devoir une fois encore m'exercer sur le frère de Roselyne.

– Avec un mâle dominateur, tu dois te montrer plus rusée en stimulant son esprit de compétition.

– Je veux bien, mais comment ? Je ne suis pas une séductrice !

– Tu vas le devenir !

– C'est perdu d'avance !

– À la guerre comme à la guerre ! Raccourcis tes jupes, rembourre ta brassière et bombe le torse !

Roselyne savait bomber le torse depuis sa puberté.

– Je veux bien jouer de mon corps comme une virtuose, mais pas comme une professionnelle si tu saisis bien la nuance !

– Fais-moi confiance, tout est dans le dosage. Regarde-moi bien aller.

Elle me donna ma dernière leçon sur le chemin de l'école. Je la regardai marcher de sa démarche chaloupée, son chandail de laine mohair moulant sa généreuse poitrine, dos droit, menton levé. De temps en temps, elle rejetait en arrière sa longue chevelure d'un gracieux mouvement de tête. Inimitable !

Simone de Beauvoir pouvait bien aller se rhabiller ! Les regards hypnotisés des hommes me démontraient, sans l'ombre d'un doute, que le sexe faible n'était pas celui que l'on croyait. Chère Roselyne ! Elle pouvait séduire tous les Jean-Claude du monde ! Pas moi.

En fait, jamais mon Prince ne remarqua ma présence, même après sa rupture avec Louise-Marie.

– C'était pas le tien ! décréta Roselyne.

La belle affaire ! Regrettable que l'intelligence ne soit pas un atout pour une femme.

Je retournai à mes livres, cessant pour longtemps de croire en l'amour.

Put Your Head on My Shoulder

– Neuf filles sur dix reviennent enceintes de Toronto, déclara maman lorsque je lui reparlai de mon projet d’aller suivre des cours d’anglais à Toronto.

– C’est du papa tout craché, cette phrase-là !

Même si maman se montrait la plus féroce gardienne de ma virginité, inestimable monnaie d’échange pour séduire un futur candidat au mariage – de bonne famille et promu à un bel avenir – les statistiques demeuraient la marque de commerce de papa.

– Je pense comme lui, dit maman sans lever les yeux, concentrée sur le col de chemise qu’elle était en train d’empeser.

– En matière de régulation des naissances, les Anglais sont pourtant plus doués que les Québécois, lui ai-je fait remarquer sur un ton narquois.

Mon sens de la répartie, trait hérité de mon oncle Gaétan, dont j’usais trop souvent, la laissa de glace. Elle continua de repasser la chemise de papa avec une application exaspérante, comme si elle n’avait rien entendu. Je sortis donc ma carte maîtresse.

– Ça ne vous coûtera rien. Je vais demander une bourse.

Cette fois, la vapeur de son fer à repasser empourpra son visage et une ride profonde lui barra le front.

– C'est toi qui m'as donné le goût d'apprendre l'anglais, ajoutai-je d'une voix douçâtre, en tentant de faire vibrer sa corde sensible.

Avant son mariage, lorsqu'elle jouissait d'une identité personnelle, maman occupait le poste prestigieux de secrétaire de direction d'un grand patron anglais de l'usine Price. Elle aimait nous raconter cet épisode révolu de sa vie où on l'appréciait à sa juste valeur. Quand elle s'exprimait en anglais, elle se donnait des airs de Bette Davis et ses yeux brillaient d'un éclat singulier.

Maman déposa son fer à repasser sur son socle et laissa son regard s'envoler par la fenêtre de la salle de lavage. Elle m'oublia pendant quelques secondes, puis, après avoir exhalé un profond soupir, elle se tourna vers moi :

– C'est une grande ville, Toronto.

– Oui, mais je ne suis plus une enfant.

En guise de réponse, maman émit un son guttural, une sorte de « humm » dubitatif, puis elle ouvrit la radio et se remit à son repassage sans plus se soucier de moi. La voix envoûtante de Paul Anka se répandit alors dans la salle de lavage et le fer à repasser s'accorda au rythme de *Put Your Head on My Shoulder*.

Je battis en retraite, abandonnant ma mère à sa

nostalgie. Il me semblait avoir semé une graine en terreau fertile. De toute façon, il me restait trois mois pour lui soutirer son consentement. Avec la ténacité développée en négociant ma liberté pouce par pouce depuis ma plus tendre enfance, je ne doutais pas d'y parvenir.

Papa s'avèrerait plus difficile à convaincre : son esprit cartésien résistait généralement à tous mes arguments.

– Ce n'est pas en six semaines que tu vas apprendre l'anglais, argua-t-il prenant son ton condescendant.

Que répondre à cela ?

– Ce n'est pas en restant chez nous que je vais l'apprendre non plus !

– Aussi longtemps que je vais payer, c'est moi qui vais décider ce qui est bien pour toi !

Vlan ! Je le savais qu'il finirait par me la sortir, celle-là ! J'y avais eu droit lorsque j'avais voulu désertier la messe dominicale. Lui rappeler mon droit de vote n'aurait pas fait le poids.

Je fulminais !

Résolue à lui tenir tête en le prenant au mot, je postai ma demande de bourse d'études. Je me voyais déjà annoncer à mon père que je paierais mon cours d'anglais à l'université de Toronto moi-même. J'avais hâte de lui brandir sous le nez ma réponse officielle du gouvernement du Canada !

Quand, enfin, je reçus mon acceptation au programme de bilinguisme, je me préparai à

affronter mon père. Ma victoire serait triomphante. Ma vengeance sur mes années de soumission, grandiose ! Je montrerais à ma mère que son héros ne détenait pas le monopole de la vérité !

Je choisis mon moment. Dimanche après-midi. Papa lisait, maman tricotait. Marco écoutait l'heure des quilles avec Lou. Le salon baignait dans une sérénité rare que je perturberais avec la plus grande joie. Je me plaçai debout en face de mon père ; le corps droit, inébranlable comme la Statue de la Liberté, et j'attendis qu'il lève les yeux de son Reader's Digest.

– Qu'est-ce que tu veux nous annoncer ? demanda maman sans quitter des yeux ses broches à tricoter.

Lisait-elle encore dans mes pensées ? Papa posa un regard olympien sur moi. Je perdis contenance. Ma voix s'enroua, et mes mots s'emmêlèrent.

– Bourse...Anglais...Toronto !

Imperturbable, papa replongea dans son journal et maman s'absorba dans son tricot pour reprendre la maille qu'elle venait d'échapper. Au milieu du silence réprobateur de mes parents, la voix de Marco s'éleva pour m'achever :

– Bon débarras !

Contre toute attente, le jour de mon départ, papa s'offrit pour me reconduire à la gare. L'avais-je converti à ma cause ? Maman possédait-elle plus de pouvoir sur lui que je ne le croyais ?

La réponse à mes questions m'attendait en chemin.

– Neuf filles sur dix reviennent enceintes de Toronto !

Cette maudite statistique, je le savais qu'elle venait de lui !

– Je connais beaucoup de monde à Toronto. Si tu ne te comportes pas bien, je vais le savoir, ajouta-t-il avec son sourire sardonique.

L'œil de Dieu et l'œil du père ! Pas moyen d'y échapper ! Arrivée à la gare, je claquai la portière de l'auto et partis avec la vieille valise de maman.

Finalement, je ne revins pas bilingue de Toronto. Papa avait raison : six semaines ne suffisent pas.

Mais je ne rencontrai personne là-bas qui le connaissait.

La salle des pas perdus

Mes camarades de cégep et moi avions pris l'habitude de refaire le monde à la « salle des pas perdus » où nous séchions nos cours. La fumée de nos cigarettes montait vers le plafond de l'agora, comme des queues de cerf-volant, avant de s'évanouir dans les airs au-dessus de nos têtes rebelles.

Il y avait Aline aux pays des merveilles, toujours un peu dans les nuages, les bras chargés de tous les livres et cahiers de notes débordants de son vieux porte-document au fermoir-éclair décousu. Elle parlait vite, elle courait, elle se sauvait de sa pauvre vie. Elle s'enfuira avec un faux Prince charmant qui la trahira à la première occasion.

Il y avait Marthe, trop intelligente pour une fille, qui se débattait comme une diablesse pour conquérir sa liberté. Elle ne cessera jamais de se battre.

Il y avait Dédé, le timide bègue qui rougissait pour un rien, mais surtout de honte d'être l'aîné d'une famille de quatorze enfants que le père, trop souvent chômeur, avait du mal à nourrir. Il

filera à l'anglaise avec une Anglaise qui lui fera deux petits Anglais unilingues.

Il y avait le brillant Claude, vieux avant l'heure, destiné à devenir un gentil snobinard, post doctorat inclus. Mais existe-t-il un chemin tracé à l'avance ?

Il y avait la douce Louise, déjà assez sage pour accepter ce qu'elle ne pouvait changer.

Il y avait Michelle qui savait défendre le gros bon sens avec l'autorité que lui conféraient sa grande taille et sa voix de baryton.

Il y avait Sabine, la Robin des bois, qui se faisait justice elle-même en chipant des robes dans les magasins pour lutter en sa faveur contre la mauvaise répartition des richesses.

Il y avait Carl, le philosophe, qui faisait semblant de lire Marx et de le comprendre.

Et moi, le petit hérisson en colère qui voulait déjouer le destin.

Parfois, nous séchions un cours. C'était moins par paresse que pour exercer notre liberté nouvellement acquise avec la miraculeuse conversion de notre collègue classique en cégep. Tout à coup, nous nous retrouvions laissés à nous-mêmes sans règles strictes à observer, personne pour dicter notre conduite, quand parler, quand se taire. Sur-tout, personne pour nous obliger à rester toujours sagement dans le rang, comme de braves soldats dressés pour obéir. Contester, revendiquer, inventer, baisser, remplaçaient nos devoirs anciens : plier, s'agenouiller, se sacrifier, se résigner et

sublimier. Adieu le latin, la messe, les cols romains, la virginité, la prière, l'autorité, les bien-pensants et les bourgeois. Bonjour la jeunesse, le sexe, la marijuana, les contraceptifs et la paix universelle. Nous chantions *All You Need Is Love* !

Quelle merveilleuse époque que celle de mes seize ans où nous détenions tous les droits, sans aucune obligation ! Mais je puis bien le dire maintenant, après toutes ces années, aucun de nous n'a réussi à changer le monde, ne serait-ce qu'un peu. Alors, je vous le demande, que sont nos rêves devenus ? Perdus comme nos pas, quelque part dans le temps.

La promesse

Enfin, la lettre que j'attendais ! Depuis des jours, anxieusement, je surveillais l'arrivée du facteur me désolant de le voir passer devant ma maison sans s'arrêter pour aller vider une partie de sa sacoche surchargée dans la boîte à lettres en fer-blanc de notre voisin d'en face, monsieur Brassard, le collectionneur de timbres. La mort dans l'âme, chaque fois, je le regardais me tourner le dos, puis s'éloigner, l'épaule voûtée par son lourd fardeau d'enveloppes, de dépliants publicitaires et de colis.

Observant le facteur poursuivre son chemin d'un pas égal, sans se presser, je serrai ma lettre contre mon cœur. Tout à coup, je me souciais de ce Sisyphe à la démarche claudicante portant sa besace comme une croix, d'une porte à l'autre, en suivant inéluctablement le même itinéraire. Ni son humeur ni son allure ne variaient avec la température. Il ne souriait jamais. Marcherait-il ainsi, jour après jour, jusqu'à l'âge de la retraite pour à la fin devoir mesurer son bonheur à l'aune de ses milliers de kilomètres parcourus ? Je ne pouvais imaginer destin aussi peu glorieux, moi

qui tenais mon salut entre mes mains. À moins que...

Soudain, un doute insupportable s'insinua dans mon esprit, me plongeant dans l'angoisse. Je me mis à considérer ma lettre avec appréhension, ne sachant plus si je devais m'empresser de la décacheter ou la traiter avec indifférence. « Tu as toute la vie devant toi ! », me rappelait sans cesse maman quand j'avais une déception. Je décidai d'enfourer l'enveloppe fatidique au fond de ma poche. Je l'oublierais là le plus longtemps possible, la laissant m'accompagner toute la journée partout où j'irais, comme si de rien n'était, comme si vraiment j'avais la vie devant moi pour me soustraire à cette cruelle main du destin qui avait joué un si sale tour au facteur, à la caissière du supermarché et à toutes les femmes de ma famille, surtout ma mère dont je me jurais de ne pas suivre les traces.

Mais bientôt, il me sembla que quelque chose me blessait la hanche, précisément à l'endroit de la poche arrière de mon pantalon, là justement où la si précieuse lettre se tenait, soigneusement pliée en deux, en attendant son heure. Plus j'avancais d'ailleurs, plus je sentais sa présence comme si elle se frottait obséquieusement contre ma peau à chacun de mes pas. Je ne pensais plus qu'à elle, tant et si bien qu'à sa merci, je lui cédaï enfin.

Un instant, je contemplai l'effigie de l'Université où j'espérais entrer l'automne suivant. Je n'allais pas tergiverser davantage ! Avec précaution, je

déchirai le pli supérieur de l'enveloppe. Un feuillet en sortit indemne et menaçant. Je me souviens que mes mains tremblaient en le dépliant et que, sur le coup, mes yeux ne purent le croire quand ils tombèrent sur les premiers mots de la première phrase : « Il nous fait plaisir de vous annoncer... »

Sauvée !

Du moins, je le crus...

Au repas du soir, j'allais exhiber triomphalement ma lettre devant tous les membres de ma famille quand ma mère déposa fièrement son fabuleux gâteau au chocolat au centre de la table. Je la regardai découper son dessert en parts rigoureusement égales pour montrer qu'elle aimait chacun de ses enfants pareillement. Impossible de me défendre contre le remords de ressentir un si vif bonheur de quitter la maison ! Ne fuyais-je pas maman par peur de lui ressembler ? Alors, je ne me souvins plus des mots que j'avais choisis pour leur annoncer mon admission à l'Université. « Je suis acceptée à Laval », ai-je dit simplement. Un morceau de gâteau au chocolat demeura un moment suspendu dans les airs sur sa spatule, le temps que ma mère se remette de son émotion et commence à nous servir à tour de rôle, avec ses gestes coutumiers d'amour inconditionnel.

– Je suis tellement heureuse pour toi ! dit maman.

– Est-ce qu'il reste encore de la crème glacée ? demanda mon père.

Il ne trouvait jamais les mots pour me féliciter

de mes réussites ou pour m'encourager dans mes projets. Maman s'empessa d'aller en chercher à la cuisine, habituée à obéir aux moindres désirs de son mari. Je ne me donnai pas la peine de trouver une raison pour sortir de table avant la fin du repas. Il me tardait de me retrouver seule dans ma chambre avec ma lettre et mon bonheur teinté d'ingratitude.

De mon refuge, je pouvais écouter les conversations sans avoir besoin d'y prendre part. Mais la plupart du temps, des chansons de Jacques Brel ou de Barbara couvraient toutes les voix que je ne voulais pas entendre : celle de maman quand elle demandait à papa s'il allait rentrer tard, celle de papa qui lui répondait invariablement de ne pas l'attendre. Après, lorsque la porte se refermait derrière lui, la voix oppressante du silence contenant toute la tristesse de maman.

Ce soir-là, j'entendis mes parents discuter en anglais, comme chaque fois qu'ils voulaient éviter que nous les comprenions.

– *You can't do that to Clara!* s'exclama maman.

Ils parlaient de moi ! Je m'empressai d'aller m'asseoir sur la plus haute marche de l'escalier. Mais j'eus beau tendre l'oreille autant comme autant, je me butai contre l'anglais dont je ne pus déchiffrer que quelques bribes. Au ton suppliant de maman, je devinai cependant que mon sort se jouait. Connaissant mon père, il ne plierait pas facilement ! Je me rappelai ses paroles quand j'avais voulu abandonner la messe du

dimanche : « Aussi longtemps que c'est moi qui te ferai vivre, tu feras ce que je te dis de faire et tu iras où je te dis d'aller ! »

Je me retrouvais piégée ! Incapable de payer une année entière à l'université, inéligible aux prêts et bourses du gouvernement. À la merci de mon père ! Foutue tout comme maman qui, elle non plus, ne pouvait choisir de rester ou de partir. Pétrifiée, je demeurai sur ma marche d'escalier comme un chaton oublié sur le rebord d'une fenêtre fermée, et j'attendis dans l'angoisse le départ de mon père pour connaître mon avenir.

– Est-ce que tu vas rentrer tard ? demanda maman.

– Ne m'attends pas.

Comme il ouvrit la porte, l'air glacé et sec de mars me rattrapa sur ma marche. Un frisson me parcourut le corps. Je me pelotonnai un peu plus. La porte se referma. J'entendais craquer les pas de papa sur la neige durcie tellement je me tenais aux aguets. Le moteur de la Ford huit cylindres vrombît avant de démarrer, les pneus crissèrent sur la surface glacée de l'entrée, puis la voiture ronronna en s'éloignant dans la nuit. Je ne bougeai pas avant d'avoir l'assurance que papa ne reviendrait pas, qu'il n'avait rien oublié. Alors seulement, je descendis retrouver maman en train de tricoter un chandail pour Lou dont elle s'évertuait à prolonger l'enfance.

– Il ne veut pas que j'aille à l'université ?

Elle continua à compter une maille à l'endroit,

une maille à l'envers jusqu'à la fin de son rang avant de se décider à me répondre.

– Il pense que tu n'as pas besoin de faire de longues études puisque tu vas te marier un jour et que tu ne travailleras pas.

– Dis-lui que je ne me marierai jamais !

– Je lui ai dit que même si tu te mariais, il se pourrait que tu sois obligée de gagner ta vie éventuellement, car on ne sait jamais ce que l'avenir nous réserve.

– Et puis ?

– Ne crains rien, je vais le convaincre. Je te le promets !

Elle tint promesse. L'automne suivant, je quittai la maison pour l'Université. Faisait-il beau ce jour-là ? Je ne m'en souviens pas. Ma mémoire a effacé mon départ, comme si l'événement ne méritait pas de devenir un souvenir impérissable. Mon frère Lou, le bébé de la famille, s'en souvient mieux que moi : c'est le jour où je l'ai abandonné.

Je suis partie sans me retourner !

J'ai rejoint Michelle, Suzanne, Marthe, Jocelyne, Louise, Aline, Pierrette. Nous faisons partie des milliers d'autres filles de notre génération envahissant les campus universitaires, décidées à prendre des places que si peu de femmes avaient occupées avant nous. Nous allions devenir médecins, avocates, ingénieures, journalistes, chercheuses. Écrivaines ! Surtout, des citoyennes à part entière, capables de décider pour elles-mêmes sans la permission ni la signature d'un

père ou d'un mari !

Nous pensions que les hommes nous aideraient parce qu'ils nous aimaient et que nous chantions en chœur : *Love Love Love. There's nothing you can do that can't be done...*

Les fenêtres de ma vie

De l'autre côté de ma fenêtre, des arbres nus attendent l'hiver ; le vent froid transporte les feuilles mortes oubliées par mon râteau ; la pluie de novembre gonfle la rivière Chaudière ; le ciel gris et lourd me fait regretter mon dernier été et craindre mon prochain hiver.

J'entends souffler le vent et j'ai froid. Me voilà, regard coupé du monde derrière une fenêtre triste. Ressurgissent des blessures anciennes, ces fenêtres qui ne s'ouvrent plus.

Enfant, je me blottissais derrière les tentures opaques de la fenêtre panoramique du salon pour me cacher de la *visite*. Je voulais échapper aux « Ha ! Qu'elle a de grands yeux ! » – je portais des fonds de bouteille –, aux « Ha ! Qu'elle est bâtie ! » – j'étais ronde – et à tous les autres « Ha ! » dont on me gratifiait avec constance et générosité me rappelant douloureusement que je ne correspondais pas aux standards de beauté des petites filles de mon âge, dont j'enviais la grâce et la délicatesse.

Ma mère privilégiant la réflexion à la fessée, je passais beaucoup de temps sur le rebord de la

fenêtre de ma chambre à contempler les billots de bois descendre la rivière aux Sables. J'y ai appris non pas à réfléchir – que maman me pardonne ! –, mais à rêver.

En grandissant, j'aimais me promener dehors, épiant les fenêtres à la faveur de la nuit, quand les maisons s'allumaient. D'un œil indiscret, je me glissais dans l'intimité de leurs occupants à leur insu, prenant plaisir à leur inventer une vie.

Lorsque je rentrais, je surprénais parfois maman à la fenêtre en train d'attendre mon père. Une solitude pesante affaissait ses épaules. « Va-t'en ! », avais-je alors le goût de lui crier de toutes mes forces, sachant pourtant qu'elle n'avait nulle part où aller avec ses enfants. Le cœur serré, je finissais par entrer attendre avec elle, malgré ma peur de devenir, moi aussi, une femme derrière une fenêtre.

Je me méfie des fenêtres dormantes autant que des questions sans réponses. J'aime les fenêtres borgnes ouvrant sur le rêve, mais je préfère celles qui donnent sur mon jardin. Elles font pénétrer la beauté du monde à l'intérieur de ma maison et renaître l'espoir dans mon cœur.

Aujourd'hui, quand je contemple la rivière, tantôt sage, tantôt agitée, je sais que moi aussi je suis mon cours, même lorsque je ne reconnais plus mon chemin.

La vie ne finit-elle pas toujours par nous emporter dans ses flots bouillonnants ?

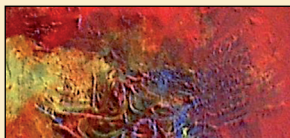
Toute ma gratitude et mes remerciements à Marthe Simard, *Ph. D.*, linguiste, qui a fait un incomparable travail de révision. Son talent et ses efforts ont grandement contribué à améliorer mon manuscrit. Son amitié, son soutien et ses encouragements m'ont été très précieux pour mener à terme ce beau projet d'écriture.

Hélène Custeau

CET OUVRAGE, COMPOSÉ EN
GARAMOND PRO, A ÉTÉ FORMATÉ EN PDF
POUR LE COMPTE
DES ÉDITIONS DE COURBERON
EN FÉVRIER DEUX MILLE TREIZE.

À présent, pour me rappeler certains souvenirs de mon enfance chez mes grands-parents, il ne me reste que quelques photos en noir et blanc. Aussi enfouies tout au fond de ma mémoire, des images floues toujours chères à mon cœur : une bonbonnière en verre taillé remplie de rosettes de chocolat à la noix de coco, le mur en blocs de verre du grand salon où flottait le parfum des bouquets d'hydrangées séchés de ma grand-mère, parfois mêlé aux effluves envahissants du tabac de pipe de mon grand-père ; le mystérieux paravent oriental de la chambre principale qui protégeait pudiquement ma grand-mère du regard de son mari quand elle se déshabillait.


Les éditions
De Courberon



Œuvre en couverture :
L'hypnotiseur (détail), Anik Demers

ISBN 978-2-922930-65-8

